This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LABADIE COLLECTION
HX
821
.A2
1907

CONGRÈS ANARCHISTE

tenu à

AMSTERDAM

Août 1907

COMPTE-RENDU ANALYTIQUE DES SÉANCES ET RÉSUMÉ DES RAPPORTS SUR L'ÉTAT DU MOUVEMENT DANS LE MONDE ENTIER

PARIS
La Publication Sociale
M. DELESALLE
40, rue Monsieur-le-Prince
1908

Ex
Libris
Siegfried
Nacht

p. 79

CONGRÈS ANARCHISTE

tenu à

AMSTERDAM

Août 1907

COMPTE-RENDU ANALYTIQUE DES SEANCES ET RÉSUMÉ DES RAPPORTS SUR L'ÉTAT DU MOUVEMENT DANS LE MONDE ENTIER

PARIS
La Publication Sociale
M. DELESALLE
46, rue Monsieur-le-Prince
1908

LaBadie
Collection
HX
821
.A2
1907

5 101 Vohryzek

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION HISTORIQUE 5

LES PRELIMINAIRES 13
Les congressistes. — Réception (24 août). — Meeting international (25 août).

LE CONGRES. 18

DEUXIÈME SÉANCE (lundi 26, après-midi). 21
Fixation de l'ordre du jour. Incident Domela Nieuwenhuis. Vote.

DEUXIÈME SÉANCE (lundi 26), après-midi). 21
Lecture des rapports sur l'état du mouvement : Belgique, Bohème, Hollande (I), Suisse romande, Etats-Unis, Hollande (II), Vienne (Autriche).

TROISIÈME SÉANCE (lundi 26, soirée). 29
Lecture des rapports sur l'état du mouvement (fin) : Allemagne, Juifs de Londres, Russie, Serbie, Italie, Angleterre.

QUATRIÈME SÉANCE (mardi 27, matinée). 35
Anarchisme et organisation : Rapport de Dunois. — Incident Thonar.

CINQUIÈME SÉANCE (mardi 27, après-midi). 43
Anarchisme et organisation (suite) : Interventions de Croiset, Nacht, Thonar, Vohryzek, Goldman, Ramus.

SIXIÈME SÉANCE (mardi 27, soirée). 48
Anarchisme et organisation (suite) : Discours de Malatesta.

SEPTIÈME SÉANCE (mercredi 28, matinée). 52
Anarchisme et organisation (fin) : Interventions de Baginsky, Dunois, Cornélissen, Broutchoux, Rijnders, Chapelier, Goldman, Samson, Vohryzek. Les motions en présence. Le vote.

HUITIÈME SÉANCE (mercredi 28, après-midi). 58
Séance privée. — *Constitution de l'Internationale.* Les motions en présence. Le vote.

NEUVIÈME SÉANCE (mercredi 28, soirée). 62
Syndicalisme et Anarchisme : Discours de Monatte.

DIXIÈME SÉANCE (jeudi 29, matinée). 72
Les questions du *Syndicalisme* et de la *Grève générale* sont fondues en une seule. — *La Révolution russe :* Discours de Rogdaëff. — Incident Nacht-Croiset.

ONZIÈME SÉANCE (jeudi 29, après-midi). 75
La Révolution russe (suite) : Motion Rogdaëff. Le vote. — *Syndicalisme et Grève générale* (suite) : Intervention de Cornélissen ; discours de Malatesta.

DOUZIÈME SÉANCE (jeudi 29, soirée). 86
Syndicalisme et Grève générale (suite) : Interventions de Friedeberg, H. Fuss, Samson, Broutchoux, Vohhyzek, Ramus, Monatte, Thonar.

TREIZIÈME SÉANCE (vendredi 30, matinée). 91
Proposition Ceccarelli. — *Syndicalisme et Grève générale* (fin). Les motions en présence. Le vote. — Résolution Goldman-Baginsky : Le vote. — *L'antimilitarisme comme tactique de l'anarchisme :* Proposition Friedeberg. Motion Malatesta. Le vote.

QUATORZIÈME SÉANCE (vendredi 30, après-midi). 100
Séance commune du Congrès anarchiste et du Congrès antimilitariste : Discours de Marmande. Vote de la motion Malatesta.

QUINZIÈME SÉANCE (vendredi 30, soirée). 102
Alcoolisme et Anarchisme : Rapport J. Van Rees. — *L'Association de production et l'Anarchisme :* Rapport Samson.

SEIZIÈME SÉANCE (samedi 31, matinée). 103
Séance privée. — Ordre du jour Beylie-Broutchoux. — *Constitution de l'Internationale* (fin) : Fixation du siège et élection du bureau.

DIX-SEPTIÈME SÉANCE (samedi 31, après-midi). 105
L'Education intégrale de l'enfance : Rapport Léon Clément. — *La Littérature moderne et l'Anarchisme.* — *Anarchisme et Religion.* — *Alcoolisme et Anarchisme* (fin) : Motion Van Rees-Chapelier. — *L'Anarchisme comme vie et activité individuelle.* — *L'Association de production et l'Anarchisme* (fin) : Motion Samson. — *L'Espéranto :* Motion Chapelier. Vote. — Discours de Malatesta. — Clôture du Congrès. — Meeting populaire.

APPENDICE. 113
Deux réunions syndicalistes.

INTRODUCTION HISTORIQUE

En France, le divorce entre anarchistes et démocrates-socialistes date de 1880. *L'année précédente, au congrès de Marseille, toutes les tendances s'étaient confondues ; possibilistes, collectivistes et anarchistes s'étaient rangés sous un même drapeau.* « *Nous étions alors, écrivait naguère le vieux possibiliste Fournière,* (1) *séparés des anarchistes par une cloison extrêmement mince, purement idéale, ou plutôt verbale... Dans le groupe même de l'*Egalité, *il y eut des anarchistes jusqu'en* 1880 *: Jeallot, Maria, Jean Grave préposé avec moi à la confection des bandes, au pliage et à l'expédition du journal, dont j'étais le gérant, c'est-à-dire le délégué aux amendes et aux mois de prison, en même temps que j'étais le secrétaire du journal ouvrier le* Prolétaire. *Ils ne nous quittèrent qu'au moment où le jeune Parti ouvrier décida d'entrer dans l'action électorale, et c'est au congrès du Havre* (2), *où fut adopté le programme rédigé à Londres sous la dictée de Karl Marx et présenté à notre acceptation par Malon, que se consomma la scission entre anarchistes et collectivistes révolutionnaires.* »

Le divorce était définitif et devait rapidement s'étendre aux anarchistes et aux social-démocrates de tous les pays. Toutefois les anarchistes, ou plus exactement un certain nombre d'entre eux, ne cessèrent jamais, malgré tout, de se rattacher spirituellement à la grande famille du socialisme universel. Aussi lorsque, à Paris en 1889, *à Bruxelles en* 1891, *les social-démocrates s'efforcèrent de ressusciter la pratique des congrès socialistes internationaux, quelques anarchistes crurent-ils pouvoir y participer.*

(1) Eugène Fournière, *La Crise socialiste*, p. 41-42.
(2) Novembre 1880.

Leur présence y donna lieu aux plus âpres conflits. Les social-démocrates, ayant la force du nombre, étouffèrent toute contradiction de la part de leurs adversaires qui furent expulsés au milieu des huées : « Il est vrai, a écrit Bernard Lazare (1) *qu'une grande partie des délégués ouvriers anglais, hollandais et italiens se retirèrent en manière de protestation. Cependant, comme les triomphateurs ne se sentaient pas assez forts encore, ils ne votèrent aucune résolution importante et ils préférèrent écarter la question du parlementarisme et celle de l'alliance avec les partis gouvernementaux. Néanmoins l'attitude de la majorité signifiait nettement : Nous ne nous occuperons plus de luttes économiques, mais de luttes politiques, et à l'action révolutionnaire nous substituerons l'action légale et pacifique. »*

Au congrès international suivant, qui se tint à Zurich en 1893, *les social-démocrates réussirent enfin (ils le croyaient du moins) à se débarrasser de leurs adversaires. Un règlement fut voté qui portait notamment : « Toutes les chambres syndicales seront admises au prochain congrès ; aussi les partis et groupements socialistes qui reconnaissent la nécessité de l'organisation des travailleurs et* de l'action politique. »

Mais l'avenir n'est à personne, et ce qu'on n'avait pas prévu arriva. Au congrès suivant (Londres, 1896) *de nombreux anarchistes se présentèrent, non plus, il est vrai, en qualité d'anarchistes mais de syndiqués, délégués de chambres syndicales* (2). *C'est alors que les social-démocrates, après une bataille de trois jours où ils faillirent avoir le dessous, édictèrent ces résolutions fameuses excluant des congrès futurs tous les groupements,* même corporatifs, *qui se refuseraient à confesser la « nécessité » du parlementarisme.*

(1) Dans un article de *l'Echo de Paris* de juillet 1896.

(2) Jean Grave et Malatesta y représentaient les métallurgistes d'Amiens ; Emile Pouget, alors directeur du *Père Peinard*, les métallurgistes de Beauvais et les ardoisiers de Trélazé ; Tortelier, les menuisiers de la Seine ; Guérineau, les polisseurs sur métaux de Paris, etc, etc.

La majorité voulait en finir avec les anarchistes ; elle ne se doutait pas qu'elle venait d'éloigner d'elle, à jamais, le prolétariat organisé.

Mis dans l'impossibilité de participer désormais aux congrès socialistes internationaux, les anarchistes conçurent le projet de tenir des congrès spéciaux et d'y convier la classe ouvrière. Mais le « Congrès ouvrier révolutionnaire international » qui, préparé de longue main, devait s'ouvrir à Paris le 19 septembre 1900, fut interdit la veille par une décision du ministère Waldeck-Rousseau.

Plusieurs années s'écoulèrent. Il semblait que les anarchistes eussent abandonné toute velléité de congrès. Il n'en était rien cependant, et dans l'été de 1906, l'idée du congrès d'Amsterdam naquit, presque simultanément, dans l'esprit des compagnons belges et hollandais. Dès sa fondation (1905), la Fédération des Communistes libertaires de Hollande avait émis le vœu de voir s'établir entre les anarchistes des relations internationales. Ce vœu, le jeune Groupement communiste libertaire de Belgique songeait de son côté à le réaliser. Aussi un compagnon hollandais vint-il à l'assemblée que le Groupement tint à Stockel-Bois le 22 juillet 1906. C'est là que, d'un commun accord, un congrès international fut décidé pour l'année suivante. Il fut entendu qu'il se tiendrait à Amsterdam. Les Hollandais, à leur assemblée générale d'Utrecht (23 septembre) ratifièrent ces décisions. De plus ils prenaient à leur charge l'organisation matérielle du congrès, cependant que les Belges, soucieux d'assurer au congrès le plus de publicité possible, commençaient la publication d'un bulletin de propagande gratuit : le Bulletin de l'Internationale libertaire, dont le principal rédacteur fut Henri Fuss (1).

Les Hollandais se mirent sans tarder à l'œuvre. Leur premier soin fut de s'assurer l'adhésion formelle des organisations européennes déjà existantes. Ils l'obtinrent sans la

(1) Faute de fonds, cinq numéros seulement furent publiés, d'octobre 1906 à août 1907.

moindre peine, toutes ces organisations ressentant également la nécessité d'un congrès. La première circulaire, qui fut lancée en décembre-janvier, portait donc les signatures suivantes : Joh. J. Lodewijk, pour la Fédération des Communistes libertaires de Hollande ; G. Thonar, pour le Groupement communiste libertaire de Belgique ; Paul Fraubôse, pour la Fédération anarchiste d'Allemagne ; K. Vohryzek et L. Knotek, pour la Fédération anarchiste de Bohème ; et A. Schapiro, pour la Fédération des anarchistes parlant le jeddish, à Londres.

En voici les passages principaux :

Les Fédérations soussignées de groupes libertaires et communistes ont décidé de convoquer *un quatrième congrès international* (1), dont la préparation a été assumée par la Belgique et la Hollande et qui se tiendra, *à une date à fixer ultérieurement* pendant l'été de 1907, à *Amsterdam.*

Il est de notre intention d'admettre à ce congrès, non seulement les délégués des groupes libertaires et communistes, mais également les camarades venus à titre individuel.

En effet, tout en désirant peut-être compter les voix pour et contre certaines propositions, nous ne saurions attribuer à l'existence d'une *majorité* et d'une *minorité* le même sens que leur donnent les groupements et les congrès parlementaires, où les minorités sont tenues de se soumettre aux *décisions* de la majorité. Nous n'admettons pas de décisions à *caractère obligatoire,* ce *qui ne nous empêche pas de trouver intéressant de savoir combien de groupes et de camarades partagent une opinion déterminée.* Les discussions dans nos séances ont le même caractère que celles des congrès scientifiques internationaux. Nous ne voyons donc aucun

(1) Pendant la durée du congrès de Zurich (1893) les révolutionnaires et les anarchistes s'étaient retrouvés chaque soir au *Plattengarten* pour y tenir des conférences qui furent très remarquées. Il en fut de même en 1896 à Londres (au *St Martin's Town-Hall*), où les anarchistes, après leur exclusion du congrès, et les révolutionnaires qui s'étaient joints à eux, tinrent plusieurs séances spéciales. — Mais quel qu'en ait été l'intérêt, ni les conférences de Zurich ni celles de Londres n'ont droit au nom de congrès. Quant au congrès de Paris, il fut interdit. Le congrès d'Amsterdam fut donc bien vraiment le *premier* congrès anarchiste international et non pas le *quatrième.*

inconvénient à ce que des camarades venus individuellement soient les bienvenus au congrès, au même titre que les délégués des groupements, pourvu que ces camarades puissent être supposés de bonne foi.

En plus des groupes et des camarades libertaires, tous délégués de syndicats et tous organisateurs syndicalistes venus individuellement, tous délégués des colonies communistes, etc., seront également les bienvenus. *Nous nous adressons à tous ceux qui désirent travailler à la préparation d'une meilleure société, d'une société où régneront les principes du communisme et de la liberté..*

La circulaire continuait ainsi :

Nous vous convoquons, à notre congrès, à des discussions, non seulement sur une partie de nos principes et de notre propagande libertaires et communistes, comme le font par exemple les congrès de la libre-pensée et les congrès antimilitaristes, mais à des discussions sur ces principes et sur cette propagande dans toute leur étendue. Car nous savons combien dans la vie sociale tous les problèmes se tiennent. Et nous croyons que la nécessité de nous entendre sur plusieurs points essentiels de principe et de tactique, rend utile, sinon indispensable, une rencontre en réunion internationale.

Ces dernières années, les principes et la tactique communistes-libertaires et anarchistes ont montré des voies nouvelles. Sans vouloir anticiper sur l'ordre du jour, qui sera ultérieurement fixé par les groupes, nous remarquerons que l'*action directe* a été si fortement et si consciencieusement inaugurée dans plusieurs pays, précisément sous l'influence de nos camarades, témoignant ainsi du progrès que font nos idées dans les cercles ouvriers, que la discussion des problèmes qu'elle soulève justifierait déjà, à elle seule, la convocation d'un congrès international.

Mais il est d'autres questions aussi intéressantes, tels la *propagande antimilitariste*, les rapports entre le mouvement communiste-libertaire et anarchiste d'une part, et d'autre part, certains mouvements religieux (Tolstoïsme, anarchisme chrétien), point qui n'a pas pu être discuté au congrès de 1900. Enfin, les moyens à employer pour entrer internationalem ent en relations plus directes, réclament une discussion approfondie, et ainsi de suite.

Cette circulaire rédigée en sept langues et répandue dans le monde entier, ne contribua pas médiocrement à éveiller l'intérêt des camarades. En France, un article de Cornélissen

*dans l'*Almanach de la Révolution *et un article de Dunois dans les* Temps Nouveaux *en avaient même précédé l'apparition de quelques semaines. Il n'en est pas moins vrai qu'en France le congrès rencontra plus de résistances que partout ailleurs; il y contrariait les vieilles habitudes d'individualisme et c'est ce qui explique que la représentation française au congrès ait été des plus restreintes.*

Cependant, à leur conférence de Harlem (28 avril 1907), *les Hollandais réglaient les derniers détails d'organisation. Il fut décidé que le congrès aurait lieu du* 26 *au* 31 *août* 1907, *et l'ordre du jour en fut dressé de la manière suivante :*

1. L'ANARCHISME ET LE SYNDICALISME ; rapporteurs : Pierre Monatte (Paris) et John Turner (Londres).
2. GREVE GENERALE ET GREVE POLITIQUE; rapporteurs : Errico Malatesta (Italie) et Dr. R. Friedeberg (Berlin).
3. ANARCHISME ET ORGANISATION ; rapporteurs : Georges Thonar (Liège) Amédée Dunois (Paris) et H. Croiset (Amsterdam).
4. L'ANTI-MILITARISME COMME TACTIQUE DE L'ANARCHISME ; rapporteurs : R. de Marmande (Paris) et Pierre Ramus (Londres).
5. EDUCATION INTEGRALE DE L'ENFANCE ; rapporteur : Léon Clément (Paris).
6. L'ASSOCIATION PRODUCTRICE ET L'ANARCHISME ; rapporteurs : Em. Chapelier (Belgique) et I. I. Samson (La Haye).
7. LA REVOLUTION EN RUSSIE ; (rapporteur à désigner par les groupes russes).
8. ALCOOLISME ET ANARCHISME ; rapporteur: Dr. J. van Rees (Hollande) ;

9. LA LITTERATURE MODERNE ET L'ANARCHISME ; rapporteur : P. RAMUS.
10. LES LIBERTAIRES ET LA LANGUE MONDIALE ; rapporteurs : EM. CHAPELIER et GASSY MARIN.
11. L'ANARCHISME ET LA RELIGION ; rapporteur ; G. RIJNDERS (Amsterdam.)
12. L'ANARCHISME COMME VIE ET ACTIVITE INDIVIDUELLES ; rapporteurs : E. ARMAND et MAURICIUS (Paris).

De plus, deux séances devaient être réservées aux camarades partisans de relations internationales. Les points suivants y devaient être discutés :

1. ORGANISATION DE L'INTERNATIONALE LIBERTAIRE. Proposition du Groupement Communiste Libertaire de Belgique.
2. REDACTION D'UNE DECLARATION DE PRINCIPES COMMUNISTES-ANARCHISTES. Proposition de la Fédération Anarchiste d'Allemagne.
3. CREATION D'UN BULLETIN INTERNATIONAL, ORGANE DE RENSEIGNEMENTS Proposition du journal brésilien *Terra Livre*.
4. LE BUT DE LA NOUVELLE « INTERNATIONALE ». Proposition de HANS PETER (Autriche), rapporteur.

Dans les premiers jours de juin, le bruit courut à travers la presse que, sur la demande formelle des Puissances, le gouvernement hollandais venait d'interdire le congrès.

Ce bruit, dont l'origine policière ne saurait être mise en doute, était dénué de tout fondement. La monarchie hollandaise — le fait vaut d'être noté — observa du commencement à la fin, vis-à-vis du congrès et des congressistes, une attitude de neutralité que nous qualifierions de républicaine, *si nous ne nous souvenions de notre congrès de* 1900 *interdit par la République française, Messieurs Waldeck-Rousseau et Millerand étant ministres.*

LES PRÉLIMINAIRES

(24 *et* 25 *Août*)

Dans un article de la revue *Pages Libres* (1), le camarade Dunois a consacré un assez long passage à l'énumération des congressistes les plus connus. Empruntons-le lui :

« Une bonne soixantaine de militants étaient là, appartenant à des nationalités très diverses.

« Au premier rang des Hollandais figurait Christian Cornélissen, mince, élancé, le geste vif, la parole rapide, — le type bien caractérisé du révolutionnaire moderne en qui l'esprit scientifique s'allie intimement aux qualités de l'agitateur.

« Les Français étaient en très petit nombre : les plus connus étaient Pierre Monatte, Broutchoux et de Marmande. Les Belges avaient délégué Henri Fuss, hier étudiant ingénieur, aujourd'hui ouvrier typographe, G. Thonar, Chapelier et S. Rabauw, ce dernier rédacteur en chef d'une belle revue flamande, *Ontwaking*.

« La délégation allemande occupait à elle seule tout un angle de la salle : Sepp Oerter y représentait le *Freie Arbeiter*, Frauböse le *Révolutionar*, R. Lange, qui présida, tonitruant et grave, presque toutes les séances du congrès, l'*Anarchist* ; mais surtout on y remarquait la haute et fine stature du Dr R. Friedeberg qui, la veille encore, était dans la social-démocratie allemande, le champion des tendances les plus larges et les plus avancées.

« Les Russes étaient nombreux aussi, Russes de Paris, de Londres et même de Russie, porteurs de volumineux rapports sur ce mouvement anarchiste russe si important et si méconnu.

« L'Amérique avait envoyé l'ardente conférencière Emma Goldman, et le publiciste Baginsky ; l'Italie, le jeune et vaillant écrivain Luigi Fabbri et son ami Ceccarelli, lequel

(1) Amédée Dunois : *Le congrès d'Amsterdam et l'Anarchisme* (Pages libres, nº 360, 23 novembre 1907.)

représentait aussi des groupes argentins ; la Bohême, K. Vohryzek, petit homme à tête ronde, infatigable et volontaire, et son inséparable frère d'armes, le grand, blond et doux Knotek.

« De Londres étaient venus, avec quelques silencieux Anglais, toute une escouade de réfugiés politiques : le jeune et intelligent Schapiro, l'Autrichien Siegfried Nacht, dont les démêlés avec toutes les polices d'Europe ont à maintes reprises défrayé les journaux bourgeois ; l'écrivain P. Ramus, de *Freie Génération*, R. Rocker, l'organisateur (je n'ose dire le *rédempteur*, et cependant...) de ces misérables ouvriers juifs de l'East End de Londres, rédacteur d'une revue, *Germinal*, et d'un journal hebdomadaire, *l'Arbeiter Freund*, en jargon juif ; Frigerio, Wilquet, et surtout le célèbre révolutionnaire italien Errico Malatesta, le dernier représentant, peut-être — avec son ami Malato — de l'ancien anarchisme insurrectionnel, l'homme dont quarante ans de lutte sans merci n'ont affaibli ni le corps ni la confiance. Guère plus grand que Blanqui, noir et barbu comme un Napolitain, le geste aisé, l'éloquence imagée, vivante et familière, Malatesta est certainement une des plus impressionnantes figures de l'anarchisme international. Après la disparition du bon doyen Reclus, il demeure, avec Kropotkine, avec Tcherkessof, avec James Guillaume, l'un des survivants fidèles de cette noble génération des *bakounistes* de l'Internationale, — nos vrais pères intellectuels ».

Cette énumération est, on le voit, particulièrement incomplète. On peut affirmer tout d'abord, sans exagération aucune, qu'à de certaines séances le nombre des congressistes atteignit et même dépassa *quatre-vingts*. Toutes les séances étaient publiques (sauf les deux séances consacrées à la création du Bureau international) et celles du soir furent suivies du commencement à la fin par une foule de travailleurs d'Amsterdam remarquablement silencieux et intéressés.

Il convient, malgré les difficultés de cette tâche, de dresser une liste approximative des camarades de tous les pays qui assistèrent au Congrès et dont les noms nous sont connus.

Voici cette liste :

HOLLANDE. — Christian Cornélissen (Paris), J. L. Bruijn, J. J. Lodewijk, I.I. Samson, Reijndorp, Schermerhorn, Klein, Stad, Koekoek, Domela Nieuwenhuis, Altink, Nelly Korver, Prof. J. Van Rees, G. Rijnders, Hesp, Croiset, etc., etc.

ITALIE. — Errico Malatesta et Corio (Londres), Luigi Fabbri (Rome), Belleli.

ALLEMAGNE. — Dr. R. Friedeberg, Sepp Oerter, Rudolf Lange, Paul Frauböse, Wagner, Ludwig, etc.

ETATS-UNIS. — Emma Goldman, Max Baginsky, D. A. Bullard.

ARGENTINE. — Ceccarelli (Rome).

ANGLETERRE. — Keell, Karl Walter, Jean Wilquet (Allemand), Siegfried Nacht (Autrichien), A. Schapiro (Russe), Rudolf Rocker (Allemand), Pierre Ramus (Autrichien), C. Frigerio (Suisse), Schreiber, Flatt, etc.

POLOGNE. — Mme Zielinsky (Paris), Schweber.

BELGIQUE. — Georges Thonar et Henri Fuss (Liège), Emile Chapelier (Boistfort), Segher Rabauw et Samson (Anvers), Janssen et Heiman (Gand), Schouteten (Bruxelles), Hamburger, Willems, etc.

BOHÈME. — K. Vohryzek, L. Knotek.

RUSSIE. — Nicolas Rogdaef, Wladimir Zabrejnew, Sophie Wodnef, Emilie Wetkoff. Vladnef, etc.

SERBIE. — Pierre Mougnitch.

BULGARIE. — Veleff.

FRANCE. — Benoit Broutchoux (Lens), R. de Marmande, Pierre Monatte, H. Beylie, Zibelin, Margoulis (Nancy), Coriol, Brille.

SUISSE ROMANDE. — Amédée Dunois (Paris).

Dès le samedi 24 août, un assez grand nombre de congressistes étaient déjà arrivés à Amsterdam. Le soir, dans la grande salle du Plancius, sise Plantage Kerklaan, 61, où devait se tenir le Congrès, eut lieu en leur honneur une réunion privée que le compagnon I. I. Samson, au nom du comité d'organisation, ouvrit par quelques paroles de bienvenue. Beaucoup de ceux qui se trouvaient là se rencontraient pour la première fois ; d'autres se retrouvaient qui ne s'étaient pas vus depuis des années. Des vues diverses furent échangées entre les délégués sur le Congrès qui allait s'ouvrir et principalement sur la fixation de l'ordre du jour : rien cependant ne fut décidé, le Congrès seul étant souverain en cette matière.

Le lendemain, dimanche 25 août, fut marqué par un grand meeting international. Dès une heure de l'après-midi, une foule d'environ un millier de personnes emplissait le jardin du Plancius, chantant *l'Internationale* et des hymnes socialistes néerlandais, tandis que les orateurs et, derrière eux, une vingtaine de délégués prenaient place sur la petite scène aménagée dans le fond du jardin.

Ce fut R. Friedeberg qui ouvrit la série des discours. Il fit une véhémente critique de la social-démocratie allemande, et de ce parlementarisme corrupteur en quoi consiste son unique moyen d'action. Au parlementarisme, il opposa l'action directe sous toutes ses formes et la propagation méthodique de l'idée de la grève générale révolutionnaire.

Malatesta, après un salut aux révolutionnaires de la petite Hollande, déclara que le peuple ne doit compter que sur lui-même pour s'émanciper. Le progrès humain ne redeviendra possible que lorsque la violence ouvrière aura détruit les oppressions économiques, politiques et religieuses qui caractérisent la société actuelle.

R. DE MARMANDE évoqua la conférence diplomatique de la Haye et le congrès social-démocratique de Stuttgart. C'est, affirma-t-il, une double banqueroute. Seuls les syndicalistes révolutionnaires et les anarchistes détiennent en leurs mains la force qui créera l'avenir, et c'est ce que prouvent les persécutions dont la République française les accable les uns et les autres. Il termina en déclarant que le Congrès d'Amsterdam ferait beaucoup pour la propagande des idées anarchistes dans le monde.

PIERRE RAMUS, lui aussi, parla de Stuttgart. Et il montra que, seuls, les anarchistes étaient restés fidèles à la cause de la Révolution abandonnée par les social-démocrates de tous les pays. Il releva vivement un mot outrageant pour l'anarchisme récemment prononcé par M. Troëlstra, député socialiste hollandais, et termina sa harangue par le cri de : Vive l'Anarchie !

NICOLAS ROGDAËFF parla de la révolution russe et du rôle considérable qu'y jouent les anarchistes. Tandis que libéraux, radicaux et socialistes bornent leurs efforts à la conquête d'une constitution, les anarchistes, dit-il, essaient de donner à la révolution commencée un caractère économique.

EMMA GOLDMAN esquissa à grands traits un tableau des progrès accomplis par les idées anarchistes dans les dernières années, aux Etats-Unis, où la révolution aura à vaincre la double force de la démocratie bourgeoise et de la démocratie socialiste.

EMILE CHAPELIER prononça contre le militarisme, dont l'influence a corrompu profondément les sociétés, une vibrante harangue.

PIERRE MOUGNITCH décrivit la misère qui règne parmi les tristes populations balkaniques, surtout parmi celles de la Macédoine.

Karl Vohryzek déclara que les anarchistes tchèques étaient d'accord pour souhaiter la constitution d'un groupement international où entreraient tous les ennemis de l'autorité de l'homme sur l'homme et de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Paul Frauböse rapporta comment les anarchistes allemands, renonçant à l'individualisme, s'étaient organisés nationalement pour mieux combattre et dit qu'ils désiraien vivement que leur exemple fut partout suivi.

Christian Cornélissen prit le dernier la parole. Il se félicita de voir son pays hospitaliser le premier congrès anarchiste international. Il rappela que la scission entre les éléments autoritaires et les éléments anarchistes de la grande Association internationale des Travailleurs avait eu lieu non loin d'Amsterdam, à la Haye, en 1872, et que les délégués hollandais s'étaient trouvés alors dans la minorité anarchiste. Il rappela encore qu'au lendemain de ce congrès tristement célèbre, les anarchistes s'étaient rendus à Amsterdam et, que parmi les internationaux de cette ville, ils avaient, selon le mot de James Guillaume, retrouvé « vivace et nettement réfractaire aux vélléités centralisatrices, l'esprit de solidarité et d'indépendance qui jadis créa la Fédération des sept libres Provinces ». Et l'orateur déclara en terminant qu'il espérait que les anarchistes de 1907 emporteraient, d'Amsterdam et de la Hollande, la même impression que leurs ancêtres, les an-archistes de 1872.

Les camarades F. Tarrida del Marmol et John Turner, de Londres, qui devaient prendre la parole, le premier en espagnol et le second en anglais, s'étaient fait excuser. Quant au camarade chinois Tsunmin, inscrit lui aussi, il fut retenu à Paris par l'état de sa santé.

LE CONGRÈS

PREMIÈRE SÉANCE

Lundi 26 août. — Séance du matin.

La séance du matin est ouverte à 9 heures. Le camarade Henri Fuss est nommé président. Il prie les congressistes de se grouper autant que possible par nationalités, ce qui est fait. Puis l'on passe à la fixation de l'ordre du jour.

C'est alors que F. Domela Nieuwenhuis soulève un long incident. Il dit que le vendredi suivant *l'Association internationale antimilitariste* (dont Domela est le secrétaire général) doit tenir, à Amsterdam même, son 2e congrès. Il propose donc que le Congrès anarchiste détache de son ordre du jour la partie relative à l'antimilitarisme et assiste en corps, le vendredi suivant, au Congrès de l'A. I. A. où la question sera discutée dans toute son étendue.

Cette proposition soulève une émotion considérable surtout parmi ceux des congressistes qui savent que, dès le premier jour, Domela s'est posé en adversaire du Congrès anarchiste et l'a combattu de tout son pouvoir. Pourtant R. Friedeberg et après lui Pierre Ramus, Max Baginsky et Emma Goldman appuient sa proposition.

Malatesta, que soutiendront tout à l'heure, Marmande, Thonar et Chapelier, s'oppose avec énergie à la proposition Domela-Friedeberg. — Ou bien, dit-il, le Congrès de vendredi, ne réunira que des anarchistes, et alors il fera double emploi avec celui-ci, et je n'en saisis pas du tout la nécessité ; ou bien des éléments non-anarchistes, voire même des éléments bourgeois et pacifistes, participeront

aussi à ce Congrès, et alors notre devoir d'anarchistes est, avant de nous y rendre, de discuter ici-même, entre nous et à notre point de vue propre, la question de l'antimilitarisme. Et Malatesta demande, en terminant, le passage à l'ordre du jour.

Cette conclusion soulève une vive agitation parmi les partisans de Domela Nieuwenhuis, qui sont venus, ce matin-là, très nombreux. C'est alors que De Marmande demande et obtient une suspension de séance.

A la rentrée (11 h. ½), Emma Goldman au nom de Friedeberg et en son nom personnel, lit une proposition où il est dit que dans l'après-midi du vendredi 30 août, le Congrès anarchiste, après avoir pris position sur la question de l'antimilitarisme, se réunira au Congrès antimilitariste pour tenir avec lui une séance commune.

Malatesta répond que la question de savoir si l'on ira oui ou non au Congrès antimilitariste ne saurait être préjugée. De nouveau, il demande le passage à l'ordre du jour pur et simple, appuyé par une pétition de 32 délégués.

F. Domela Nieuwenhuis demande le vote de la proposition Friedeberg-Goldman.

Marmande demande en vain à Domela de se rallier à la proposition Malatesta; après une discussion des plus confuses, on finit par passer au vote. Et, contrairement à la demande des amis de Domela, on décide de voter par tête et non par nationalité

La proposition Malatesta obtient 38 voix ; la proposition Friedeberg 33. La proposition Malatesta est donc adoptée.

DEUXIÈME SÉANCE

Lundi 26 août. — Séance de l'après-midi.

On décide d'entendre la lecture des rapports sur l'état du mouvement anarchiste international et de passer, aussitôt après, à la lecture et à la discussion du rapport Dunois sur l'organisation.

Belgique.

G. Thonar expose la situation de l'anarchisme en Belgique. C'est le 25 juillet 1905 qu'a été fondé le Groupement Communiste libertaire, lequel « se donne comme mobile essentiel de conserver les idées communistes-anarchistes intactes de toutes compromissions, de les propager, de faire l'éducation libertaire de ses membres, de les soutenir, de les défendre et d'assurer à sa propagande l'appui d'efforts communs ». Une brochure de Thonar : *Ce que veulent les Anarchistes* dont le texte a été approuvé par un congrès tenu à Charleroi en 1904, lui a servi jusqu'ici de déclaration de principes. Les groupes de Liège, de Court-St-Etienne, Flemalle, Charleroi sont les plus actifs du Groupement qui a tenu un congrès (d'où est sorti le Congrès International), en juillet 1906 à Stockel-Bois et un autre à Bruxelles le 4 août dernier.

Il existe à Boitsfort une colonie communiste qui a publié quelques numéros d'une petite feuille mensuelle, *Le Communiste*. A Anvers S. Rabauw publie depuis sept ans une revue flamande, *Onkwating*. Le Groupement a eu pour organe *l'Emancipateur*, actuellement disparu (1). A Bruxelles paraît enfin *Opstanding*, rédigé par Schouteten, et à Liège H. Fuss publie l'*Action Directe*, organe de propagande syndicaliste-révolutionnaire.

(1) Thonar a fait reparaître tout récemment *l'Insurgé*.

Bohème.

VOHRYZEK. — Après les mouvements français et espagnol c'est peut-être notre mouvement anarchiste tchèque le plus puissant qui soit en Europe. Il est malheureusement, à cause de la difficulté qu'ont les étrangers à lire notre langue, très mal connu.

Naguère encore, nombreux étaient les compagnons qui se déclaraient contre toute espèce d'organisation. Mais les idées à ce sujet se sont bien modifiées depuis que nous nous sommes fédérés et que les compagnons ont pu juger des résultats de l'action collective. Notre organisation a maintenant quatre ans d'existence.

L'anarchisme tchèque dispose en Bohême de huit feuilles périodiques. L'une d'elles, *Chudras* tire 12.000 exemplaires ; *Komuna*, plus théorique, tire à 3.000. Notre propagande écrite s'exerce encore par le moyen de la brochure. Une de ces brochures, *La Grève générale politique* de Vohryzek a été répandue à 50.000 exemplaires ; *la Grève générale sociale* (traduite de l'allemand de Roller) a été tirée à 14.000. Et malgré leur tirage élevé, la plupart de nos brochures sont épuisées ou en voie d'épuisement.

Les élections au Reichsrath autrichien qui se sont faites pour la première fois cette année sur la base du suffrage universel, ont été pour nous une occasion d'excellente propagande ; et nous en avons profité pour faire pénétrer nos idées jusque chez les paysans.

Nous sommes syndicalistes. Mais le syndicalisme n'est pour nous qu'un moyen d'action et non une fin. Nous y voyons un instrument de propagande anarchiste. C'est grâce à lui que nous avons réussi à nous implanter fortement parmi les tisserands et les mineurs du Nord de la Bohême, dont les syndicats sont sous notre influence directe. La plupart de ces syndicats sont doublés d'un groupe anarchiste où entrent les ouvriers les plus instruits et les plus conscients.

Nos mineurs révolutionnaires s'apprêtent à la lutte pour la conquête de la journée de 8 heures.

Hollande (1).

I.I. Samson donne des renseignements sur l'activité des anarchistes hollandais au cours des récentes années. La Fédération des Communistes libertaires, où militent tous les camarades partisans de l'action collective, a été fondée le 23 avril 1905. On peut dire que ce fut là le prélude de la réaction salutaire contre cet individualisme dissolvant qui, après la rupture entre révolutionnaires et parlementaires (1894) avait fait d'énormes ravages dans les rangs des premiers. La Fédération, comprenant une douzaine de groupes très actifs, a déjà tenu deux assemblées générales, l'une à Utrecht (23 septembre 1906) l'autre à Harlem (28 avril 1907); une troisième aura lieu en septembre et tous les groupes hollandais, fédérés ou non, y seront convoqués. Il convient de dire en effet que nombre de groupes locaux se tiennent encore à l'écart de notre Fédération.

Nous disposons d'une douzaine de journaux en comptant le *Volksdagblad*, quotidien à tendances syndicalistes et libertaires, et l'*Arbeid*, organe officiel des syndicats révolutionnaires groupés dans le Secrétariat national du travail et très sympathiques à l'idée anarchiste.

Notre organe fédéral est le *Vrije Communist* (de la Haye) bi-mensuel. Quant au *Vrije Socialist*, de beaucoup le plus connu de nos journaux, il est le seul qui n'appartienne pas à un groupe, mais à un individu (le camarade Domela Nieuwenhuis).

Nous sommes, dans la Fédération, anarchistes, communistes et syndicalistes. Mais il y a encore en Hollande des communistes hostiles à l'action révolutionnaire collective ; des individualistes déclarés ; puis des humanitaires et même des chrétiens ou des tolstoïens. Les anarchistes de l'Union pour la communauté du sol ont à Blaricum un organe spécial, le *Pionier* (4000 exemplaires).

Suisse romande.

Amédée Dunois donne lecture d'un rapport du compagnon Jean Wintsch, de Lausanne, sur le mouvement anarchiste en Suisse romande.

Ce mouvement est en bonne voie. Les camarades, presque tous prolétaires, se placent nettement sur le terrain économique et ouvrier. Leur principale activité se dépense donc au sein des syndicats, et si ceux-ci sont entrés depuis deux ou trois années dans les voies du syndicalisme révolutionnaire (création de la Fédération des Unions ouvrières romandes et de la *Voix du Peuple*) c'est pour une grande part aux anarchistes qu'on le doit.

C'est à Neuchâtel (9 décembre 1906), en une assemblée à laquelle assistaient une trentaine de camarades, que les quelques groupes anarchistes romands décidèrent de se fédérer. La Fédération communiste-anarchiste de la Suisse romande compte actuellement 200 membres, répartis entre neuf groupes (groupes de la Chaux-de-Fonds, Neuchâtel, St-Imier, Genève, Lausanne, Vevey, Montreux, Fribourg, et Groupement libertaire valaisan). Chaque groupe est entièrement autonome ; un secrétariat est le seul organe administratif.

A la 2e réunion générale (10 février 1907) on a décidé de se préoccuper tout spécialement de la propagande rurale. Une brochure de 20 pages, le *Manifeste aux travailleurs des villes et de la campagne*, due à la collaboration d'une centaine de camarades au moins, a été peu de temps après tirée à 15000 exemplaires et distribuée partout. Elle reflète très bien l'esprit profondément *ouvrier* des anarchistes romands.

Un des groupes fédérés publie à Genève le *Réveil*, organe socialiste-anarchiste (en français et en italien) paraissant régulièrement depuis juillet 1900. Principaux rédacteurs : Louis Bertoni, Georges Herzig, Jean Wintsch, etc.

Le rapport contenait également un bref récit des *grèves*

vaudoises de mars 1907. A la suite du renvoi brutal d'un travailleur, les ouvriers des chocolateries Peter-Kohler d'Orbe, de Bussigny et de Vevey s'étaient mis successivement en grève. Le mouvement trainait depuis dix jours, quand le 25 mars, l'Union ouvrière de Vevey déclara soudain la grève générale locale. Le travail s'arrêta net. Le même jour, les gendarmes tirèrent sur la foule, blessant une dizaine de grévistes des deux sexes. A cette nouvelle, la grève générale fut déclarée à Montreux, Lausanne et Genève ; elle l'eut été ailleurs encore si, sous la pression gouvernementale, les patrons chocolatiers n'avaient cédé à temps sur tous les points en litige.

Ce mouvement mémorable montra tout ce qu'il est permis d'attendre de l'esprit de révolte et de solidarité de la classe ouvrière. Mais il surprit les camarades anarchistes, lesquels, n'étant prêts à rien, se trouvèrent quelque peu désemparés et durent se borner à prendre part au mouvement sans pouvoir lui imprimer un caractère plus accentué de guerre sociale. Cette leçon n'a pas été perdue pour eux et quand le prolétariat romand se soulèvera de nouveau, il pourra compter cette fois sur le concours énergique des anarchistes préparés de longue main à toute les exigences de la situation.

États-Unis.

Max Baginsky. — D'où vient que la propagande anarchiste s'effectue aux Etats-Unis plus difficilement que dans la plupart des monarchies ? Il est peu de nations cependant où le régime démocratique soit plus largement développé que dans notre grande République. N'est-ce pas une preuve que les « libertés politiques » si convoitées des peuples qui ne les ont pas encore obtenues, loin de favoriser l'expansion des idées révolutionnaires constituent pour elles un obstacle presque insurmontable ?

C'est en 1884 que le mouvement anarchiste commence

à se dessiner aux Etats-Unis, dans la région de Pittsburg. Johann Most était arrivé d'Europe à New-York avec la *Freiheit* depuis décembre 1882 et il menait une propagande intense. Dans les années qui suivirent, les anarchistes — pour la plupart d'origine allemande — prirent part au mouvement ouvrier pour la journée de huit heures. Cette phase de notre activité se termina en 1886-1887 par la sanglante tragédie de Chicago, où périrent Spies, Parsons, et trois autres.

Une longue période de stagnation et d'atonie commence alors ; peut-être durerait-elle encore sans le coup de revolver de Czolgosz qui, en tuant Mac-Kinley, ranima le mouvement et ouvrit pour nos idées une ère d'expansion nouvelle.

L'acte de Czolgosz fut vraiment un acte de lutte de classe. En tuant Mac-Kinley, Czolgosz frappait le capitalisme américain, cette ploutocratie barbare qui se nourrit vraiment de chair humaine, dans son représentant le plus qualifié. Nul plus que Mac-Kinley n'avait contribué à mettre la puissance politique aux pieds du capital et à fonder le règne brutal de l'argent.

L'exécution de Mac-Kinley valut aux anarchistes de longues persécutions ; nos idées cependant n'en ont pas souffert, loin de là. Most est mort en 1906, mais la *Freiheit* lui a survécu et se développe. *Mother Earth* a été fondée et fait parmi les Américains de langue anglaise une active et incessante propagande.

Emma Goldman. — Le mouvement anarchiste a, aux Etats-Unis, des racines dans toutes les nationalités, et c'est pourquoi il est si difficile d'en parler d'une manière satisfaisante. Les Allemands, les Russes, les Italiens ont chacun un mouvement anarchiste à eux, avec des organes spéciaux pour la propagande. Il y a même des groupes arméniens et japonais. Les Japonais, concentrés en Californie ont récemment montré la plus vive sympathie pour

nos idées. Quant aux Juifs, ils sont peut-être les mieux organisés de tous et ils ont réussi depuis deux ans à faire passer en Russie plus de 40.000 dollars pour la lutte révolutionnaire.

Treize journaux et revues anarchistes (en comptant *Liberty*, l'organe individualiste de Tucker) se publient actuellement aux Etats-Unis. Ce sont : en langue anglaise *Mother Earth* (mensuel, 3.500 exemplaires) à New-York ; *Démonstrator* et *Emancipator* (mensuels) à Lake-Bay, colonie de Home (Etat de Washington) ; *Liberty* (individualiste, mensuel) à New-York ; — en langue allemande : *Freiheit* (hebd.) à New-York ; *Arbeiterzeitung* (quotidien), *Fackel* et *Vorbote* (hebdomadaires), tous trois antiparlementaires, paraissant à Chicago, et *Freie Wort* (mensuel) à New-York ; — en tchèque, *Volné Listy* (bi-mensuel) à New-York ; — en italien, la *Questione sociale* (hebd.) à Paterson, et *Cronaca sovvervisa* (hebd.) à Barre ; — enfin en jeddish, *Freie Arbeiterstimme* (hebd.) à New-York.

Sous l'influence, en partie, de nos idées, la classe ouvrière, tend de plus en plus, surtout dans l'Ouest, à abandonner le vieux trade-unionisme routinier et conservateur, pour marcher dans les voies du syndicalisme révolutionnaire. Ainsi la grande Fédération des Mineurs de l'Ouest, dans ses luttes mémorables contre la bourgeoisie et le gouvernement du Colorado, a usé énergiquement de l'action directe.

Hollande (II).

G. Rijnders demande à ajouter quelques mots au rapport de Samson sur le mouvement hollandais. Samson, dit-il a trop regardé le mouvement avec les lunettes de la Fédération. Il convient qu'on sache que les groupes non fédérés sont beaucoup plus nombreux que les groupes fédérés. Or les non-fédérés font, eux aussi, une propagande active qu'il serait injuste de passer sous silence. C'est ainsi que le groupe d'Amsterdam a publié, cette année

même, un calendrier de propagande. D'autres organisent des meetings de propagande, etc.

Rijnders termine en déclarant que la représentation hollandaise au Congrès donne une idée inexacte de la puissance respective des groupes fédérés et des groupes non fédérés.

Vienne (Autriche).

Pierre Ramus. — Le mouvement anarchiste qui autrefois était des plus florissants à Vienne, est actuellement presque ruiné. Les causes de cette décadence sont de deux sortes : il y a d'abord les persécutions de l'autorité, il y a ensuite les calomnies dont les social-démocrates ont abreuvé les anarchistes auprès de la classe ouvrière.

La plupart des camarades capables de tenir une plume ou de prendre la parole en public ont été expulsés de Vienne et obligés de quitter l'Autriche. Ceux qui restent cependant n'ont pas perdu toute espérance. Ils constatent depuis quelque temps un léger réveil de nos idées et quelques-uns font le propos de publier bi-mensuellement un organe de propagande qui réussira peut-être à reconstituer le mouvement anarchiste (1).

Le président donne lecture des télégrammes de sympathie qu'adressent au Congrès le Salon communiste de coiffure de Genève et un groupe de compagnons d'Essen. La séance est levée à six heures et demie.

---

(1) Ce journal a effectivement paru sous le nom de *Wohlstand für Alle.*

TROISIÈME SÉANCE

Lundi 26 août. — Séance du soir.

A 8 h. 1/2, on rentre en séance. Plus de trois cents compagnons d'Amsterdam et des environs sont dans la salle, mélangés aux congressistes. La lecture des rapports sur l'état du mouvement anarchiste est reprise.

Allemagne

Rudolf Lange parle sur le mouvement anarchiste allemand. Après une période de stagnation qui dura de 1898 à 1904, ce mouvement est maintenant en plein essor. Les idées anarchistes-communistes pénètrent peu à peu le prolétariat, en dépit de difficultés de toutes sortes, dont la plus grande est évidemment l'état d'esprit que l'éducation autoritaire de la social-démocratie a créé dans les masses. L'accueil qui nous est fait décèle cependant que celles-ci commencent à secouer le joug et que leur confiance dévote dans le *Parti* est déjà ébranlée.

Nous avons actuellement 4 journaux et une revue mensuelle. Le *Freie Arbeiter* tire chaque semaine à plus de 5000 exemplaires et a gagné depuis 2 ans 2000 lecteurs nouveaux ; il parait sur 8 pages ; — Le *Révolutionär*, hebdomadaire également, tire à 3000 ; c'est l'organe de notre Fédération; pendant quelque temps il eut pour supplément la *Direkte Aktion*, dont le nom indique les tendances ; — l'*Anarchist* est mensuel et tire à 2000. Ces trois journaux, ainsi que la revue *Freie Generation* (700 exempl.) paraissent à Berlin. Quant à l'*Erkenntnis*, il pariat hebdomadairement à Mannheim depuis 3 mois.

Depuis 2 ans, les anarchistes ont publié de nombreuses brochures (35.000 exempl. en tout) et plus de 100.000 feuilles volantes.

Inutile de dire que nos rangs sont décimés par d'incessantes persécutions gouvernementales.

Le syndicalisme révolutionnaire est encore dans les limbes. Peut-être la décision que le prochain Congrès des social-démocrates prendra au sujet des syndicats dits *localistes* (non adhérents à leurs fédérations nationales de métier et délibérément révolutionnaires) donnera-t-elle la première impulsion à un syndicalisme calqué sur celui de la Confédération générale du travail de France.

Les anarchistes allemands sont des fédéralistes déterminés. Ils ont des groupes dans la plupart des villes importantes, et presque tous ces groupes sont maintenant entrés dans la Fédération anarchiste d'Allemagne.

Lange termine en assurant que les anarchistes allemands, quelque grandes que soient les difficultés qu'ils ont à vaincre, n'abandonneront pas la lutte et combattront particulièrement la social-démocratie qui est devenue une force essentiellement contre-révolutionnaire dont les intérêts n'ont presque plus rien de commun avec ceux du prolétariat. La Révolution ne se fera en Allemagne que le jour où la puissance de la social-démocratie aura disparu.

Juifs de Londres.

Rudolf Rocker. — Le mouvement anarchiste parmi les Juifs de l'East-End de Londres mérite d'attirer l'attention ; il est cependant peu connu des camarades du continent. Presque tous les Juifs londoniens sont originaires de la Russie occidentale, d'où les a chassés la misère et les persécutions. Ils sont au nombre de 120.000.

La propagande anarchiste a été commencée parmi eux en 1886. Par une réaction nécessaire contre le religiosisme hébraïque, l'anarchisme se confondit tout d'abord avec l'athéisme ; ce n'est qu'un peu plus tard qu'il s'attacha à

développer les côtés sociaux et révolutionnaires de sa doctrine.

Aujourd'hui, l'influence morale des anarchistes sur les Juifs de l'East-End est considérable ; bien supérieure à celle des social-démocrates, par exemple, ou à celle des sionistes. Cette dernière est presque nulle.

La Fédération des Anarchistes Juifs parlant le *jeddish* (jargon juif) a été fondée en 1904. Son organe est *l'Arbeiter Freund*, journal hebdomadaire fondé en 1886 et devenu anarchiste en 1892 : il tire à 2.500 exemplaires (1).

La Fédération possède aussi une revue mensuelle, *Germinal* (également en jeddish) que Rocker fonda en 1900 et qui tire à 2000 exemplaires.

En plus de ces périodiques, la Fédération publie de nombreuses brochures : 40.000 exemplaires de celles-ci ont été depuis 4 ans mises en circulation.

Il existe en Angleterre 17 groupes de Juifs anarchistes. Sur ce nombre 10 ont leur siège à Londres (9 sont fédérés) ; les autres sont à Liverpool (2 groupes), Birmingham, Cardiff, Glasgow, Leeds, Manchester, Newcastle et Newport.

La révolution russe a fourni aux camarades juifs l'occasion de développer leur activité. Beaucoup sont rentrés en Russie pour prendre part aux événements ; ceux qui ne pouvaient partir n'ont cessé de soutenir l'action révolutionnaire par des envois d'argent.

Il y a à Londres 14 syndicats ouvriers juifs. Sur ce nombre, 4 font partie à titre de *sections juives*, des trade-unions anglaises : ils ont donc des statuts anglais.

Les dix autres sont autonomes et ils ont des statuts juifs. Sur ces dix, deux seulement sont conservateurs ; les autres sont révolutionnaires et l'influence des anarchistes peut y être considérée comme prépondérante.

Les conditions de la propagande des anarchistes juifs à Londres et dans toute l'Angleterre tendent à devenir beau-

(1) *L'Arbeiter Freund* est dirigé par Rocker depuis 1898.

coup plus difficiles, surtout depuis que le nouvel *act* sur les étrangers a fermé en fait la porte du Royaume-Uni aux immigrants trop pauvres (par conséquent aux immigrants juifs). Dans les groupes, les mouchards se multiplient depuis quelque temps. Aussi la Fédération a-t-elle décidé de se mettre dans ses meubles. Depuis janvier 1906, elle a loué un immeuble pour une durée de 21 ans et elle y a installé un club et une imprimerie, ce qui lui permet d'échapper aux tracasseries de la police internationale.

Russie.

N. Rogdaëff.— Les premiers groupes anarchistes russes n'ont pas plus de cinq ans de date : c'étaient ceux de Bielostock, d'Odessa et d'autres villes de la Russie méridionale. Ces groupes ont peu à peu poussé des racines au sein de la classe ouvrière ; c'est dire qu'ils admettent les principes de la lutte de classes. Le groupe d'Ekatérinoslav, un des plus puissants de tous, est même purement ouvrier.

Une bonne cinquantaine de groupes existent actuellement. Mais la vie de la plupart est intermittente ; il serait difficile qu'il en fût autrement. Ces groupes sont répandus sur toute la surface du territoire russe ; il y en a jusque dans l'Oural et le Caucase. Dans les gouvernements de Tchernigov et de Koutaïs, il y a des groupes de paysans anarchistes. Il existe enfin des groupes dans l'armée pour la propagande parmi les soldats.

On remarque parmi les anarchistes russes deux courants principaux. Le premier est le courant syndicaliste : les camarades qui en font partie ont fondé des syndicats de sans-travail dont l'objectif est d'obliger le gouvernement à donner du travail et qui emploient l'action directe. Le second est le courant antisyndicaliste : les camarades de ce courant sont partisans de l'organisation, mais seulement entre anarchistes ; ils ne croient pas au mouvement ouvrier ni à la lutte de classes.

Le martyrologe anarchiste est énorme. Encore est-on loin de connaître toutes les victimes.

La littérature de propagande est extrêmement abondante. Elle consiste soit en traductions, soit en œuvres originales.

Serbie.

Pierre Mougnitch. — En août 1905, quelques camarades serbes, étudiants et ouvriers, fondèrent à Belgrade un groupe anarchiste-communiste. Ils essayèrent de faire paraître un journal, *Pain et Liberté*, mais celui-ci, qui était bi-mensuel, disparut au troisième numéro par suite du manque d'argent et du boycottage suscité par les social-démocrates.

En janvier 1907, le groupe se reconstitua. La *Lutte ouvrière* fut publiée hebdomadairement et atteignit son 17e numéro ; la publication dut en être abandonnée, les camarades, cette fois encore, se trouvant sans argent. Mais l'agitation n'a pas cessé depuis lors.

Les anarchistes essaient d'implanter les idées syndicalistes révolutionnaires dans les syndicats fondés par les social-démocrates.

Nous espérons, pour nos prochaines tentatives, que les camarades de l'extérieur nous appuieront de leur mieux.

Italie.

Errico Malatesta. — Quelques mots brefs sur le mouvement anarchiste italien. Celui-ci traverse une crise, tout à fait semblable à celle qui a frappé le parti socialiste italien. Les camarades se divisent en organisateurs et anti-organisateurs d'une part, en syndicalistes et anti-syndicalistes de l'autre.

Malgré tout, le mouvement, s'il subit un temps d'arrêt sous l'effet des discordes intérieures, a conservé sa force :

elle est grande dans le Nord et dans le Centre où les journaux abondent ; elle est beaucoup moindre dans le Sud.

Le prolétariat italien a toujours eu du goût pour l'action révolutionnaire ; aussi est-il douteux que le Parti socialiste, organisé à la manière allemande, parvienne à l'amener au parlementarisme ; il est d'ailleurs divisé en fractions diverses dont l'une, si elle est logique, viendra à l'anarchisme (c'est celle qui se dit syndicaliste et anti-étatiste); les anarchistes ont donc devant eux beaucoup d'avenir, s'ils savent éviter les écueils dont la route est semée.

Angleterre.

Karl Walter. — Je n'apporte malheureusement pas sur l'Angleterre des renseignements bien encourageants. Il n'est pas possible de dire qu'il existe chez nous un mouvement anarchiste au vrai sens de ce mot. Cependant l'activité et même l'influence relative des petits groupes existants est grande. Presque tous ceux de nos camarades qui sont des travailleurs manuels appartiennent à une *trade-union* (syndicat), mais à l'exception de quelques-uns (Turner, par exemple), ils n'y sont guère influents.

Le syndicalisme révolutionnaire a fait son apparition avec la *Voice of Labour*, de John Turner. Mais à ce sujet, les camarades sont divisés sur la marche à suivre. Les uns, avec Turner, pensent qu'il faut agir dans le sein des trade-unions existantes ; les autres veulent créer des unions révolutionnaires. Ces derniers ont créé récemment *l'Union of Direct Actionnist* qui a groupé huit petits syndicats.

A Londres paraît mensuellement depuis 1886 le journal-revue *Freedom* qui est tiré à 2.000 exemplaires et auquel nos idées sont redevables pour une grande part de n'avoir pas tout à fait disparu de la Grande-Bretagne.

La séance est levée à minuit.

QUATRIÈME SÉANCE

Mardi 27 août. — Séance du matin.

Il est neuf heures environ quand s'ouvre la séance Rudolf Lange est nommé président du congrès, avec Christian Cornélissen et R. de Marmande pour assesseurs.

L'ordre du jour appelle la discussion de la question : *Syndicalisme et Anarchisme* (1). Mais l'un des rapporteurs, le camarade John Turner, n'étant pas encore arrivé (2), le Congrès décide de discuter en premier lieu la question : *Anarchisme et Organisation.* La parole est donnée à Amédée Dunois, rapporteur.

Amédée Dunois. — Le temps n'est pas loin derrière nous où la majeure partie des anarchistes était opposée à toute pensée d'organisation. Alors, le projet qui nous occupe eut soulevé parmi eux des protestations sans nombre et ses auteurs se fussent vus soupçonnés d'arrière pensées rétrogrades et de visées autoritaires.

C'était le temps où les anarchistes, isolés les uns des autres, plus isolés encore de la classe ouvrière, semblaient

(1) « Lorsque dans le courant de mars, nous formâmes à Paris un groupe d'études en vue du congrès d'Amsterdam, un de nos premiers soins fut de demander qu'on inscrivît, à l'ordre du jour les questions du syndicalisme et de la grève générale *avant* celle de l'organisation. Nous voulions faire comprendre par là que nous attribuions aux syndicats, organes essentiels du mouvement ouvrier, plus d'importance encore qu'aux groupes anarchistes. Les camarades hollandais firent droit à notre demande, et c'est ainsi que le syndicalisme et la grève générale figurèrent en tête de l'ordre du jour du congrès. Mais des raisons de pure opportunité inclinèrent le congrès à discuter en premier lieu la question de l'organisation. » (A. Dunois, *Le Réveil* de Genève, n° 212).

(2) Turner, retenu contre toute attente par une conférence syndicale, ne put venir à Amsterdam.

avoir perdu tout sentiment social ; où l'anarchisme, avec ses incessants appels à la réforme de l'individu, apparaissait à beaucoup comme le suprême épanouissement du vieil individualisme bourgeois.

L'action individuelle, « l'initiative individuelle » était censée suffire à tout. On tenait généralement pour négligeables l'étude de l'économie, des phénomènes de la production et de l'échange, et même certains des nôtres déniant toute réalité à la lutte de classe, ne consentaient à voir dans la société actuelle que des antagonismes d'opinions auxquels la « propagande » consistait justement à préparer l'individu.

En tant que protestation abstraite contre les tendances opportunistes et autoritaires de la social-démocratie, l'anarchisme a joué depuis vingt-cinq ans un rôle considérable. Pourquoi, au lieu de s'en tenir là, a-t-il essayé de construire, en face du socialisme parlementaire, une idéologie qui lui appartint en propre ? Dans ses audacieuses envolées, cette idéologie a trop souvent perdu de vue le terrain solide de la réalité et de l'action pratique et, trop souvent aussi, a fini par atterrir, qu'elle le voulut ou non, aux rives désolées de l'individualisme. C'est ainsi qu'on en vint parmi nous à ne plus concevoir l'organisation que sous des formes inévitablement oppressives pour « l'individu » et à repousser systématiquement toute action collective. Cependant, sur cette question de l'organisation qui, précisément, nous occupe, une évolution significative est en voie de s'accomplir. Sans nul doute, cette évolution particulière doit être rattachée à l'évolution générale que l'anarchisme a subie en France depuis quelques années.

En nous mêlant plus activement qu'autrefois au mouvement ouvrier, nous avons franchi la distance séparant l'idée pure, qui si aisément se transforme en dogme inviolable, de la vivante réalité. Nous nous sommes de moins en moins intéressés à nos abstractions d'antan et

de plus en plus au mouvement pratique, à l'action : le syndicalisme, l'antimilitarisme ont pris chez nous la première place. L'anarchisme nous apparaît beaucoup moins sous l'aspect d'une doctrine philosophique et morale que comme une théorie révolutionnaire, que comme un programme concret de transformation sociale. Il nous suffit de voir en lui l'expression théorique la plus parfaite des tendances du mouvement prolétarien.

L'organisation anarchiste soulève encore des objections. Mais ces objections sont fort différentes, selon qu'elles émanent des individualistes ou des syndicalistes.

Contre les premiers, il suffit d'en appeler à l'histoire de l'anarchisme. Celui-ci est sorti, par voie de développement, du « collectivisme » de l'Internationale, c'est-à-dire, en dernière analyse, du mouvement ouvrier. Il n'est donc pas une forme récente, la plus perfectionnée, de l'individualisme, mais une des modalités du socialisme révolutionnaire. Ce qu'il nie, ce n'est donc pas l'organisation ; tout au contraire, c'est le gouvernement, avec lequel, nous dit Proudhon, l'organisation est incompatible. L'anarchisme n'est pas individualiste ; il est fédéraliste, « associationniste », au premier chef. On pourrait le définir : le fédéralisme intégral.

Au reste, on ne voit pas comment une organisation anarchiste pourrait nuire au développement individuel de ses membres. Personne en effet ne serait tenu d'y entrer, ni même, y étant entré, de n'en pas sortir.

Les objections élevées d'un point de vue individualiste contre nos projets d'organisation anarchiste ne résistent pas à l'examen : elles se retourneraient tout aussi bien contre toute forme de société. Celles des syndicalistes ont plus de solidité. Arrêtons-nous y un instant.

L'existence d'un mouvement ouvrier d'orientation nettement révolutionnaire est actuellement en France, le grand fait auquel risque de se heurter, sinon de se briser, toute tentative d'organisation anarchiste ; et ce grand

fait historique nous impose certaines précautions auxquelles ne sont plus tenus, j'imagine, nos camarades des autres pays.

— Le mouvement ouvrier vous offre, nous dit-on, un champ d'action à peu près illimité. Tandis que vos groupements d'opinion, petites chapelles où ne pénètrent que des fidèles, ne peuvent espérer grossir indéfiniment leurs effectifs, l'organisation syndicale, elle, ne désespère pas d'arriver à contenir, dans ses cadres souples et mobiles, le prolétariat tout entier.

Or, continue-t-on, c'est à l'union ouvrière qu'est votre place d'anarchistes, et là seulement. L'union ouvrière n'est pas simplement une organisation de lutte, c'est elle le germe vivant de la société future, et celle-ci sera ce que nous aurons fait le syndicat. La faute, c'est de rester entre initiés, à remâcher toujours les mêmes problèmes de doctrine, à tourner sans fin dans le même cercle de pensée. Sous aucun prétexte, il ne faut se séparer du peuple, car si arriéré, si borné que soit encore le peuple, c'est lui — et, non l'idéologue, — le moteur indispensable de toute révolution. Avez-vous donc, comme les social-démocrates, des intérêts différents de ceux du prolétariat à faire valoir — intérêts de parti, de secte ou de coterie? — Est-ce au prolétariat de venir à vous, ou bien à vous d'aller à lui pour vivre de sa vie, gagner sa confiance et l'exciter, par la parole et par l'exemple, à la résistance, à la révolte, à la révolution ? —

Je ne vois pas pourtant que ces objections vaillent contre nous. Organisés ou non, les anarchistes (j'entends ceux de notre tendance qui ne séparent pas l'anarchisme du prolétariat) ne prétendent pas au rôle de « sauveurs suprêmes ». Convaincus de longue date que l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes *ou ne sera pas*, nous assignons volontiers au mouvement ouvrier la première place dans l'ordre de l'action. C'est dire que, pour nous, le syndicat n'a pas à ne jouer qu'un

rôle purement corporatif, platement professionnel, comme l'entendent les guesdistes et, avec eux, quelques anarchistes attardés à des formules surannées. Le temps du corporaratisme est passé : ce *fait* a pu contrarier à l'origine les conceptions qui lui étaient antérieures ; nous l'acceptons, nous, avec toutes ses conséquences. — Notre rôle donc, à nous anarchistes qui pensons être la fraction la plus avancée, la plus audacieuse et la plus affranchie, de ce prolétariat militant organisé dans les syndicats, c'est d'être toujours à ses côtés et de combattre, mêlés à lui, les mêmes batailles. Loin de nous l'inepte pensée de nous isoler dans nos groupes d'études ; organisés ou non, nous resterons fidèles à notre mission d'éducateurs, d'excitateurs de la classe ouvrière. Et si aujourd'hui nous croyons devoir nous grouper entre camarades, c'est, entre autres raisons, pour conférer à notre activité syndicale le maximum de force et de continuité. Plus nous serons forts, et nous ne serons forts qu'en nous groupant, plus forts aussi seront les courants d'idées que nous pourrons diriger à travers le mouvement ouvrier.

Mais nos groupes anarchistes devraient-ils se borner à parfaire l'éducation des militants, à entretenir en eux la sève révolutionnaire, à leur permettre de se connaître et de se rencontrer ? N'auraient-ils pas à exercer *directement* une activité propre ? — Nous pensons que si.

La révolution sociale ne peut être l'œuvre que de la masse. Mais toute révolution s'accompagne nécessairement d'actes qui par leur caractère — en quelque sorte technique — ne peuvent être le fait que d'un petit nombre, de la fraction la plus hardie et la plus instruite du prolétariat en mouvement. Dans chaque quartier, chaque cité, chaque région, nos groupes formeraient, en période révolutionnaire, autant de petites organisations de combat, destinées à l'accomplissement des mesures spéciales et délicates auxquelles la grande masse est le plus souvent inhabile.

Mais l'objet essentiel et permanent d'un groupe, ce

serait, j'y arrive enfin, la propagande anarchiste. Oui, nous nous unirions avant tout pour propager nos conceptions théoriques, nos méthodes d'action directe et de fédéralisme. Jusqu'ici la propagande s'est faite individuellement. La propagande individuelle a donné des résultats fort appréciables jadis, mais il faut bien avouer qu'il n'en est plus ainsi aujourd'hui.

Depuis plusieurs années, une sorte de crise a frappé l'anarchisme. Le manque, presque complet, d'entente et d'organisation entre nous est pour beaucoup dans cette crise. Les anarchistes, en France, sont en très grand nombre. Dans l'ordre théorique, ils sont déjà bien divisés ; dans l'ordre pratique, ils le sont plus encore. Chacun agit à sa guise et à son heure. Les efforts individuels, pour considérables qu'ils soient, se dispersent et se gaspillent souvent en pure perte. Il y a des anarchistes partout : ce qui manque, c'est un mouvement anarchiste ralliant, sur un terrain commun, toutes les forces qui, jusqu'à ce jour, bataillèrent isolément.

Ce mouvement anarchiste sortira de notre action commune, de notre action concertée, coordonnée. Inutile de dire que l'organisation anarchiste n'aurait pas la prétention d'unir tous les éléments qui se réclament, bien à tort parfois, de l'idée d'anarchie. Il suffirait qu'elle groupât, autour d'un programme d'action pratique, tous les camarades acceptant nos principes et désireux de travailler avec nous.

Georges Thonar. — Je m'associe à tout ce qui vient d'être dit par Dunois sur la question de l'organisation et je renonce à la parole, mais non sans avoir au préalable fait une déclaration.

Hier, nous avons terminé par un *vote* la longue discussion élevée sur la proposition de Domela Nieuwenhuis. J'ai pris part à ce vote, bien que je sois l'adversaire de tout scrutin, parce qu'il m'a paru que la question discutée

était sans importance. Beaucoup ici étaient sûrement dans mon cas. Je demande tout simplement au Congrès de déclarer aujourd'hui qu'il a agi déraisonnablement et que, dans la suite, il s'efforcera à plus de sagesse.

(Les paroles de Thonar créent un léger tumulte; quelques congressistes applaudissent avec bruit, tandis que de vives protestations se font entendre.)

Errico Malatesta. — La question du vote, que soulève ici Thonar, rentre tout naturellement dans celle de l'organisation que nous sommes en train de discuter. Discutons donc cette question du vote ; pour moi, je n'y vois nul inconvénient.

Pierre Monatte. — Je n'arrive pas à comprendre ce qu'il y avait d'anti-anarchique, autrement dit d'autoritaire, dans notre scrutin d'hier. Il est absolument impossible d'assimiler le vote par lequel une assemblée décide d'une question de procédure, au suffrage universel ou aux scrutins parlementaires. C'est à chaque instant que, dans nos syndicats, nous usons du vote, et je le répète je n'y vois rien de contraire à nos principes anarchistes.

Il y a des camarades qui, à propos de tout, même des choses les plus futiles, éprouvent le besoin de soulever des questions de principe. Incapables de comprendre l'esprit de notre anti-parlementarisme, ils attachent de l'importance au simple fait de déposer un carré de papier dans une urne ou de lever la main pour manifester une opinion.

Christian Cornélissen. — Le vote ne serait blâmable que s'il obligeait la minorité. Il n'en est pas ainsi, et nous n'employons le vote que comme un moyen facile de déterminer la puissance respective des diverses opinions en présence.

R. de Marmande. — Il est indispensable de recourir

au vote, compris de cette façon. Si nous décidons de ne pas voter après chaque discussion, comment ferons-nous pour arriver à connaître quelle est l'opinion du Congrès, ou en combien de courants d'opinion le Congrès se partage ?

CINQUIÈME SÉANCE

Mardi 26 août. — Séance de l'après-midi.

La parole est donnée au camarade H. Croiset, d'Amsterdam, qui représente, dans le Congrès, la tendance individualiste.

H. Croiset. — Ce qui importe avant toute autre chose, c'est de donner une définition de l'anarchie qui servira de base à mes démonstrations. Nous sommes anarchistes en ce sens que nous voulons instaurer un état social dans lequel l'individu trouvera la garantie de sa liberté intégrale, dans lequel chacun pourra vivre pleinement sa vie ; autrement dit, dans lequel il sera donné à l'individu de vivre sans restriction d'aucune sorte, toute sa vie *à lui*, et non plus comme aujourd'hui, la vie *des autres*, je veux dire la vie que d'autres lui imposent.

Ma devise, c'est : Moi, moi, moi... et les autres ensuite !

Les individus ne doivent s'associer que lorsqu'il est démontré que leurs efforts individuels ne peuvent leur permettre d'atteindre isolément le but. Mais le groupement, l'organisation, ne doit jamais, sous aucun prétexte, devenir une contrainte pour celui qui y est entré librement. L'individu n'est pas fait pour la société, c'est au contraire la société qui est faite pour l'individu.

L'anarchie veut mettre chaque individu à même de développer librement toutes ses facultés. Or l'organisation a pour résultat fatal de limiter, toujours plus ou moins, la liberté de l'individu. L'anarchie est donc opposée à tout système d'organisation permanente. Par la vaine ambition de devenir pratiques, les anarchistes se sont réconciliés avec l'organisation. C'est une pente glissante sur laquelle ils se sont placés là. Ils finiront un jour ou l'autre par se

réconcilier avec l'autorité elle-même, — tout comme les social-démocrates !

Les idées anarchistes doivent conserver leur pureté ancienne, plutôt que tendre à devenir plus pratiques. Retournons donc à l'ancienne pureté de nos idées !

Siegfried Nacht. — Je ne suivrai pas Croiset sur le terrain où il s'est placé. Ce qui, par dessus tout, me parait devoir être élucidé, ce sont les rapports entre l'anarchisme, ou plus exactement les organisations anarchistes, et les syndicats ouvriers. C'est pour faciliter la tâche de ces derniers que nous, en tant qu'anarchistes, nous devons constituer des groupes spéciaux de préparation et d'éducation révolutionnaire.

Le mouvement ouvrier a une mission qui lui est propre et qui découle des conditions de vie faites au prolétariat par la société actuelle : cette mission, c'est la conquête de la puissance économique, l'appropriation collective de toutes les sources de production et de vie. C'est à quoi aussi aspire l'anarchisme : mais celui-ci ne saurait y parvenir avec ses seuls groupements de propagande idéologique. Pour bonne qu'elle soit, la théorie ne pénètre pas profondément le peuple, et c'est avant tout par *l'action* que celui-ci s'éduque. L'action, peu à peu, lui donnera une mentalité révolutionnaire.

Les idées de grève générale et d'action directe exercent une grande séduction sur la conscience des masses ouvrières. Ces masses, dans la révolution future, constitueront en quelque sorte, *l'infanterie* de l'armée révolutionnaire. Nos groupes anarchistes, spécialisés dans les besognes techniques, en formeront, pour ainsi dire *l'artillerie*, laquelle, pour être moins nombreuse, n'est pas moins nécessaire que l'infanterie.

Georges Thonar. — Communisme et individualisme, dans l'ensemble de l'idée anarchiste, sont égaux et insépa-

rables. L'organisation, l'action en commun, est indispensable au développement de l'anarchisme et n'est pas contradictoire avec nos prémisses théoriques. L'organisation est un moyen, et pas un principe ; mais il va de soi que, pour être acceptable, elle doit être constituée libertairement.

L'organisation a pu être inutile, au temps où nous n'étions qu'un très petit nombre d'anarchistes, se connaissant tous et se fréquentant assidûment. Nous sommes devenus légion, et nous devons veiller à ce que nos forces ne s'éparpillent pas. Organisons-nous donc, non seulement pour la propagande anarchiste, mais encore et surtout pour l'action directe.

Je suis loin d'être hostile au syndicalisme surtout quand ses tendances sont à la révolution. Mais enfin l'organisation ouvrière n'est pas anarchiste, et par conséquent nous ne serons jamais, dans son sein, absolument nous-mêmes ; notre activité n'y pourra jamais être intégralement anarchiste. D'où la nécessité pour nous de créer des groupements et des fédérations libertaires, fondées sur le respect de la liberté et de l'initiative de tous et de chacun.

K. Vohryzek. — C'est en qualité *d'individualiste* que je veux plaider la cause de l'organisation ! — Il est impossible de prétendre que l'anarchisme, du fait même de ses principes,ne saurait admettre l'organisation.L'individualiste attitré lui-même ne condamne pas radicalement l'association entre les individus.

Dire, comme on le fait quelquefois : *ou* Stirner *ou* Kropotkine, en opposant ainsi ces deux penseurs, c'est faire une erreur. Kropotkine et Stirner ne peuvent être opposés l'un à l'autre : ils ont exposé la même idée à des points de vue différents. Voilà tout. Et la preuve que Max Stirner n'était pas l'individualiste forcené qu'on se plait à dire, c'est qu'il s'est prononcé en faveur de « l'organisation ». Il a même consacré un chapitre entier à l'association des égoïstes.

Notre organisation n'ayant aucun pouvoir exécutif ne sera pas contraire à nos principes. Dans les syndicats ouvriers, nous défendons les intérêts économiques des travailleurs. Mais pour tout le reste, nous devons nous grouper à part, créer des organisations à bases libertaires.

Emma Goldman. — Moi aussi, je suis en principe favorable à l'organisation. Cependant je redoute que celle-ci, un jour ou l'autre, ne tombe dans l'exclusivisme.

Dunois a parlé contre les excès de l'individualisme. Mais ces excès n'ont rien à faire avec l'individualisme vrai, pas plus que les excès du communisme n'ont à faire avec le véritable communisme. J'ai exposé ma manière de voir dans un rapport dont la conclusion est que l'organisation tend toujours, plus ou moins, à absorber la personnalité de l'individu. C'est là un danger qu'il faut prévoir. Aussi n'accepterai-je l'organisation anarchiste qu'à une seule condition, c'est qu'elle soit basée sur le respect absolu de *toutes* les initiatives individuelles et ne puisse en entraver le jeu ni l'évolution.

Le principe essentiel de l'anarchie, c'est *l'autonomie individuelle.* L'Internationale ne sera anarchiste que si elle respecte intégralement ce principe.

Pierre Ramus. — Je suis favorable à l'organisation et à tous les efforts qui seront faits parmi nous en ce sens. Pourtant il ne me semble pas que les arguments présentés dans le rapport de Dunois aient toute la qualité désirable. Nous devons nous efforcer de revenir aux principes anarchistes, tels que, tout à l'heure, les a formulés Croiset, mais en même temps nous devons systématiquement organiser notre mouvement. En d'autres termes, il faut que l'initiative individuelle s'appuie sur la force de la collectivité, et que la collectivité trouve son expression dans l'initiative individuelle. Mais pour qu'il en soit pratiquement ainsi, nous devons garder intacts et purs nos principes fonda-

mentaux. Au reste nous sommes loin de créer du nouveau. En réalité, nous sommes les successeurs immédiats de ceux qui, dans la vieille Association internationale des Travailleurs, étaient avec Bakounine contre Marx. Nous n'apportons donc rien de nouveau et le plus que nous pouvons faire, c'est de donner à nos vieux principes une impulsion nouvelle, en favorisant partout la tendance à l'organisation.

Quant au but de la nouvelle Internationale, ce ne doit pas être de constituer une force auxiliaire de celle du syndicalismerévolutionnaire. Ce doit être de travailler à la propagande de l'anarchisme dans son intégrité.

SIXIEME SÉANCE

Mardi 26 août. — Séance du soir.

La séance est ouverte à 8 heures et demie. Un public nombreux se presse dans la salle et le compagnon I. I. Samson résume, à son intention, les travaux de la journée. Puis la parole est donnée à Malatesta qui doit parler sur l'organisation.

Errico Malatesta. — J'ai écouté avec attention tout ce qui a été dit avant moi sur cette question de l'organisation, et mon impression très nette est que ce qui nous divise, ce sont des *mots* que nous entendons de manière différente. Nous nous cherchons querelle sur des mots. Mais sur le fond même de la question je suis persuadé que tout le monde est d'accord.

Tous les anarchistes, à quelque tendance qu'ils appartiennent, sont d'une certaine façon, des *individualistes*. Mais la réciproque est loin d'être vraie : tous les individualistes ne sont pas, tant s'en faut, des anarchistes. Les individualistes se divisent donc en deux catégories bien tranchées : les uns revendiquent, pour toutes les individualités humaines, la leur aussi bien que celle d'autrui, le droit au développement intégral ; les autres ne songent qu'à leur seule individualité et n'hésitent jamais à lui sacrifier autrui. Le tsar de toutes les Russies est de ces derniers individualistes-là. Nous sommes, nous, parmi les premiers.

On s'écrie, avec Ibsen, que l'homme le plus puissant du monde, c'est celui qui est le plus seul ! — Non-sens énorme ! — Le Dr Stockmann dans la bouche duquel Ibsen a mis cette maxime, n'était même pas un *isolé* dans toute

la force du terme ; il vivait dans une société constituée et non dans l'île de Robinson. L'homme « seul » est dans l'impossibilité d'accomplir la plus petite tâche utile, productive ; et si quelqu'un a besoin d'un maître au-dessus de lui, c'est bien l'homme qui vit isolé. Ce qui libère l'individu, ce qui lui permet de développer toutes ses facultés, ce n'est pas la solitude, c'est l'association.

Pour accomplir un travail réellement utile, la coopération est indispensable, aujourd'hui plus que jamais. Sans doute, l'association doit laisser une entière autonomie aux individus qui y adhérent, et la fédération doit respecter dans les groupes cette même autonomie : Gardons-nous bien de croire que le défaut d'organisation soit une garantie de liberté. Tout démontre qu'il en est autrement.

Un exemple : il y a des journaux anarchistes français qui ferment leurs colonnes à tous ceux dont les idées, le style ou plus simplement la personne ont eu le malheur de déplaire à leurs rédacteurs habituels. Le résultat, c'est que ces rédacteurs sont investis d'un pouvoir personnel qui limite la liberté d'opinion et d'expression des camarades. Il en serait différemment si ces journaux, au lieu d'être la propriété personnelle de tel ou tel individu, appartenaient à des groupements : alors toutes les opinions pourraient librement y être confrontées.

On parle beaucoup d'autorité, d'autoritarisme. Mais là-dessus il faudrait s'entendre. Contre l'autorité incarnée dans l'Etat et n'ayant d'autre but que de maintenir l'esclavage économique au sein de la société, nous nous élevons de toute notre âme et ne cesserons pas de nous révolter. Mais il y a cette autorité purement morale qui découle de l'expérience, de l'intelligence ou du talent, et, tout anarchistes que nous sommes, il n'est personne d'entre nous qui ne respecte cette autorité-là.

C'est un tort que de se représenter les « organisateurs », les fédéralistes, comme des autoritaires ; et c'en est un autre, non moins grave, que de se figurer les « anti-organisa-

teurs », les individualistes, comme se condamnant délibérement à l'isolement.

Pour moi, je le répète, la querelle entre individualistes et organisateurs est une pure querelle de mots, qui ne tient pas devant l'examen attentif des faits. Dans la réalité pratique, que voyons-nous donc ? — C'est que les « individualistes » sont parfois mieux organisés que les « organisateurs » pour la raison que ces derniers se bornent trop souvent à prêcher l'organisation sans la pratiquer. D'autre part, il arrive qu'on rencontre beaucoup plus d'autoritarisme effectif dans les groupements qui se réclament bruyamment de la « liberté absolue de l'individu », que dans ceux que l'on regarde ordinairement comme *autoritaires* — parce qu'ils ont un bureau et prennent des décisions.

Autrement dit, organisateurs ou anti-organisateurs, tous s'organisent. Il n'y a que ceux qui ne font rien ou pas grand'chose qui peuvent vivre dans l'isolement et s'y complaire. Voilà la vérité ; pourquoi ne pas la reconnaître ?

Une preuve à l'appui de ce que j'avance : en Italie tous les camarades qui sont actuellement dans la lutte se réclament de mon nom, les « individualistes » aussi bien que les « organisateurs » et je crois bien que tous ont raison, car, quelles que soient entre eux les divergences théoriques, tous également pratiquent l'action collective.

Assez de querelles de mots ; tenons-nous en aux actes ! Les mots divisent et l'action unit. Il est temps de nous mettre tous ensemble au travail pour exercer une influence effective sur les événements sociaux. Il m'est pénible de penser que pour arracher l'un des nôtres aux griffes de ses bourreaux, il a fallu que nous nous adressions à d'autres partis que le nôtre. Et pourtant, Ferrer ne devrait pas sa liberté aux francs-maçons et aux libres-penseurs bourgeois, si les anarchistes groupés en une Internationale puissante et redoutée, avaient pu prendre eux-mêmes en mains la protestation universelle contre l'infamie criminelle du gouvernement espagnol.

Tâchons donc que l'Internationale anarchiste devienne enfin une réalité. Pour nous mettre à même de faire rapidement appel à tous les camarades, pour lutter contre la réaction, comme pour faire acte, en temps voulu, d'initiative révolutionnaire, il faut que notre Internationale soit !

SEPTIÈME SÉANCE

Mercredi 28 août. — Séance du matin.

La séance s'ouvre quelques minutes après 9 heures On commence par confirmer le compagnon R. Lange dans ses fonctions de président. Puis après que le discours de Malatesta a été traduit en hollandais et en allemand, il est donné lecture de la correspondance, et notamment d'une lettre du compagnon Tsumin, de Paris, s'excusant d'être empêché par la maladie de prendre part au Congrès. Puis on reprend la discussion commencée la veille sur l'Organisation anarchiste.

Max Baginsky.— Une grave erreur trop souvent commise, c'est de croire que l'individualisme répudie toute organisation. Les deux termes, au contraire, sont inséparables. Individualisme signifie plus spécialement un effort dans le sens de l'affranchissement intérieur, moral, de l'individu ; organisation signifie association entre individualités conscientes en vue d'un but à atteindre ou d'un besoin économique à assouvir. Il importe toutefois de ne jamais oublier qu'une organisation révolutionnaire a besoin d'individualités spécialement énergiques et conscientes.

Amédée Dunois. — Je constate que j'avais essayé de faire descendre la discussion du ciel des idées abstraites et vagues sur la terre ferme des idées concrètes, précises, humblement relatives. Croiset au contraire l'a fait remonter au ciel, à des hauteurs métaphysiques où je me refuse à le suivre.

La motion dont je propose l'adoption au congrès, ne s'inspire pas d'idées spéculatives sur le droit de l'individu au développement intégral. Elle part de considérations

toutes pratiques sur la nécessité qu'il y a à s'organiser, à solidariser les efforts de propagande et de combat.

(Et notre camarade lit la motion dont on trouvera plus loin le texte légèrement amendé.)

Christian Cornélissen. — Rien n'est plus relatif que le concept d'individu. L'individualité en soi n'existe pas dans la réalité, où nous la voyons toujours limitée par d'autres individualités. Les individualistes oublient trop ces limites de fait, et le grand bienfait de l'organisation sera précisément de rendre l'individu conscient de ces limites en l'accoutumant à concilier son droit au développement personnel avec les droits d'autrui.

Benoit Broutchoux. — Mon expérience de militant révolutionnaire m'a fortement convaincu que l'organisation est encore le moyen le plus efficace pour empêcher ce fétichisme qui s'attache trop souvent à la personne de certains agitateurs et leur confrère une autorité de fait on ne peut plus dangereuse. Vous savez que nous avons, dans le Pas-de-Calais, une puissante organisation d'ouvriers mineurs. Eh bien, on ne trouverait pas chez nous la moindre trace d'autorité ni d'autoritarisme. Seuls nos ennemis peuvent soutenir le contraire et dénoncer, par exemple, dans les secrétaires de nos sections syndicales quelque chose comme des autorités constituées.

G. Rijnders. — Je ne suis pas, moi non plus, hostile à l'organisation. Du reste il n'y a pas un seul anarchiste qui au fond ne lui soit favorable. Tout dépend de la manière dont l'organisation est conçue et établie. Ce qu'il convient avant tout d'y éviter, ce sont les personnalités. En Hollande, par exemple, la Fédération existante est loin de satisfaire tout le monde ; il est vrai que ceux qui ne l'approuvent pas n'ont qu'à n'y pas entrer.

Emile Chapelier. — Je demande que les discours soient moins longs et plus substantiels. Depuis le discours prononcé hier soir par Malatesta, lequel a épuisé la question, on n'a pas apporté pour ou contre l'organisation, un seul argument nouveau. Avant de parler d'autorité ou de liberté, il serait bon de s'entendre sur le sens de ces mots. Par exemple, qu'est-ce que l'autorité ? Si c'est l'influence qu'exercent et qu'exerceront toujours dans un groupement les hommes de capacité réelle, je n'ai rien à dire contre elle. Mais l'autorité qu'il faut à tout prix éviter entre nous, c'est celle qui découle de ce fait que certains camarades suivent aveuglément tel ou tel. C'est là un danger, et pour le conjurer, je demande que l'organisation qui sera créée ignore les chefs et les comités généraux.

Emma Goldman. — Je suis, comme je l'ai déjà dit, pour l'organisation. Seulement je voudrais que, dans la motion Dunois, fut explicitement affirmée la légitimité de l'action individuelle, à côté de l'action collective. Je présente donc un amendement à la motion Dunois.

(Goldman donne lecture de son amendement qui, accepté par Dunois, sera ensuite incorporé, en termes abrégés, à la motion de ce dernier.)

I. I. Samson. — Ici, en Hollande, existe une Fédération de Communistes libertaires, à laquelle j'appartiens. Sans doute,comme le disait tout à l'heure le compagnon Rijnders, beaucoup de camarades ont refusé d'y adhérer. Pour des raisons de principes ? Non pas : pour des raisons de personnes seulement. Nous n'excluons, n'avons jamais exclu personne. Nous ne nous opposons pas même à l'entrée des individualistes. Qu'ils viennent donc à nous, s'ils le veulent. A la vérité, je ne me dissimule pas que, quelque soit la forme de l'organisation, ils s'y conduiront toujours en mécontents. Ce sont des mécontents par nature et il n'y a pas trop à s'émouvoir de leurs critiques.

K. Vohryzek. — La motion Dunois ne disant rien sur le caractère que doit revêtir l'organisation anarchiste, je demande qu'elle soit complétée par une adjonction précisant ce caractère, adjonction que Malatesta a bien voulu signer avec moi.

(Vohryzek lit cette adjonction qu'on trouvera plus loin.)

La discussion est close. On va passer au vote sur les motions déposées. Il y en a deux : la première est celle de Dunois, légèrement amendée par Goldman et complétée par Vohryzek et Malatesta ; la seconde est celle du camarade Pierre Ramus.

Motion Dunois : (1)

Les anarchistes réunis à Amsterdam le 27 août 1907,

Considérant que les idées d'anarchie et d'organisation, loin d'être incompatibles, comme on l'a quelquefois prétendu, se complètent et s'éclairent l'une l'autre, le principe même de l'anarchie résidant dans la libre organisation des producteurs ;

Que l'action individuelle, pour importante qu'elle soit, ne saurait suppléer au défaut d'action collective, de mouvement concerté ; pas plus que l'action collective ne saurait suppléer au défaut d'initiative individuelle ; (2)

Que l'organisation des forces militantes assurerait à la propagande un essor nouveau et ne pourrait que hâter la pénétration dans la classe ouvrière des idées de fédéralisme et de révolution ;

Que l'organisation ouvrière, fondée sur l'identité des intérêts, n'exclut pas une organisation fondée sur l'identité des aspirations et des idées ;

(1) Le texte de cette motion a été quelque peu altéré dans l'édition française des *Résolutions approuvées par le congrès anarchiste tenu à Amsterdam.* Nous le donnons ici tel qu'il fut rédigé et voté.

(2) La proposition soulignée résume l'amendement d'Emma Goldman.

Sont d'avis que les camarades de tous les pays mettent à l'ordre du jour la création de groupes anarchistes et la fédération des groupes déjà créés.

ADJONCTION VOHRYZEK-MALATESTA :

La Fédération anarchiste est une association de groupes et d'individus où personne ne peut imposer sa volonté ni amoindrir l'initiative d'autrui. Vis-à-vis de la société actuelle, elle a pour but de changer toutes les conditions morales et économiques et, dans ce sens, elle soutient la lutte par tous les moyens adéquats. (1)

MOTION PIERRE RAMUS :

Le Congrès anarchiste d'Amsterdam, propose aux groupes de tous les pays de s'unir en fédérations locales et régionales, d'après les diverses divisions géographiques.

Nous déclarons que notre proposition s'inspire des principes mêmes de l'anarchisme, car nous ne voyons pas la possibilité de l'initiative et de l'activité individuelle en dehors du groupement, lequel, constitué selon nos vœux, fournira seul un terrain pratique à la libre expansion de chaque individualité.

L'organisation fédérative est la forme qui convient le mieux au prolétariat anarchiste. Elle unit les groupes existants en un tout organique qui s'accroît par l'adhésion de groupes nouveaux. Elle est anti-autoritaire, n'admet aucun pouvoir législatif central à décisions obligatoires pour les groupes et individus, ceux-ci ayant un droit reconnu à se développer librement dans notre mouvement commun et à agir dans le sens anarchiste et économique sans aucun ordre ou empêchement. La fédération n'exclut aucun groupe et chaque groupe est libre de se retirer et de rentrer en possession des fonds versés, quand il le juge nécessaire.

Nous recommandons en outre aux compagnons de se grouper selon les besoins et nécessités de leur mouvement respectif, et aussi de ne pas perdre de vue que la force du mouvement

(1) Même observation que pour la motion Dunois.

anarchiste, national et international, dépend de sa constitution sur des bases internationales, les moyens d'émancipation ne pouvant dériver que d'une action internationale concertée.

Compagnons de tous les pays, organisez-vous en groupes autonomes et unissez-vous en une fédération internationale : l'Internationale anarchiste.

Lecture de ces motions ayant été donnée en français, hollandais et allemand, il est passé au vote.

La motion Dunois obtient 46 voix ; l'adjonction Vohryzek 48. A la contre-épreuve, une seule main se lève contre la motion,aucune contre l'adjonction qui réunit ainsi l'unanimité des suffrages.

La motion Ramus est ensuite mise aux voix : elle réunit 13 *pour* et 17 *contre*. Beaucoup de congressistes déclarent s'abstenir pour la raison que la motion Ramus n'ajoute rien à celle qui vient d'être votée.

Le compte-rendu de *Pages libres*, que nous avons déjà cité, a souligné ainsi l'importance du vote émis par le Congrès :

« Cette résolution d'Amsterdam, y est-il dit, n'est pas tout à fait sans importance : désormais, il ne sera plus possible à nos adversaires social-démocrates d'invoquer notre vieille haine de toute espèce d'organisation pour nous bannir du socialisme sans autre forme de procès. Le légendaire individualisme des anarchistes a été tué publiquement à Amsterdam par les anarchistes eux-mêmes, et toute la mauvaise foi de certains de nos adversaires ne saurait parvenir à le ressusciter ».

On remarquera toutefois que dans les discussions précédentes, aussi bien que dans les motions déposées, il n'a été traité jusqu'ici de l'organisation qu'au seul point de vue théorique. Restaient à prendre des décisions d'un caractère pratique ; restait à créer l'Internationale anarchiste. Ce fut l'œuvre de la séance suivante.

HUITIÈME SÉANCE

Mercredi 28 août. — Séance de l'après-midi.

Cette séance est privée. La presse a été avisée qu'elle ne serait pas admise et ne se présente pas. En dehors des congressistes — dont l'appel se fait par nationalités pour éviter les intrus, — il n'y a dans la salle qu'un très petit nombre d'auditeurs, entre autres Fritz Kater, président de l'Union libre des syndicats allemands, qui suit depuis deux jours, au banc des délégués allemands, les séances du Congrès, — et quelques camarades d'Amsterdam connus des organisateurs.

Dès le début de la séance, la commission d'organisation du Congrès présente son rapport financier. Il en résulte que les dépenses ont de beaucoup dépassé les dépenses et qu'on prévoit un déficit d'environ 250 francs. Après un bref échange de vues, on décide qu'une collecte sera faite en fin de séance parmi les congressistes et qu'un appel à la solidarité des camarades de tous les pays sera adressé le plus tôt possible par le trésorier du Congrès (J.-L. Bruijn) à tous les journaux se réclamant de l'anarchisme.

Le Congrès ayant décidé que le compte-rendu de cette séance ne pourrait être publié d'une manière détaillée, nous devons nous borner à un aperçu rapide. Tout le monde était d'accord sur l'utilité d'établir, entre les anarchistes, des relations internationales ; mais sur la meilleure manière d'établir ces relations, les opinions divergeaient quelque peu. Un très grand nombre de délégués intervinrent dans la discussion. Ce sont : les camarades Georges Thonar, Henri Fuss, Chapelier, Malatesta, Fabbri, Ceccarelli, Monatte, Zielinska, Marmande, Broutchoux, Walter, Wilquet, Ramus, Goldman et Baginsky, Nacht, Samson et Cornélissen, Rogdaëff, Vohryzek, Lange et Friedeberg,

Thonar demanda que l'Internationale fut composée de fédérations nationales ou régionales groupant chacune un certain nombre de sections locales ; les fédérations correspondraient entre elles directement, par l'intermédiaire de personnes sûres. A quoi H. Fuss répondit que le Congrès, sans entrer dans tous ces détails, devait se borner à créer un bureau de correspondance chargé de relier les divers mouvements nationaux. Vohryzek posa cette question : Recevra-t-on l'adhésion des individus isolés ? et demanda que ceux-ci ne pussent être admis que sur présentation. Nacht soutint cette idée que les délégués des organisations existantes devaient commencer par s'entendre entre eux et présenter ensuite au Congrès un projet ferme d'Internationale.

Lange propose la création à Londres d'un Bureau international de correspondance de cinq membres, chargé de servir d'intermédiaire entre les groupes, et cette proposition fut, comme on le verra, adoptée par le Congrès. Puis Friedeberg demanda que le Bureau se tint en communication permanente avec les groupes et constituât, avec les journaux et les rapports écrits qu'il en recevrait, les archives de l'anarchisme international.

Emma Goldman s'éleva contre l'idée du Bureau de correspondance. Les dépenses qu'occasionnerait ce bureau, pensait-elle, seraient beaucoup mieux employées à la publication d'un Bulletin international, dont, au reste, les camarades d'Amérique s'engageaient à faire les frais. A quoi Cornélissen répliqua que ce Bulletin lui semblait en effet de la plus réelle utilité, mais que nul n'était mieux placé pour le publier que le Bureau international.

A un certain moment, le président Lange fit connaître qu'un certain nombre de propositions concrètes avaient été déposées sur le bureau au cours de la discussion. Ces propositions émanaient des camarades Vohryzek, Marmande, Friedeberg, Lange, Nacht, Fabbri, Fuss, Broutchoux et Samson, et loin d'être incompatibles se com-

plétaient l'une l'autre. Alors quelqu'un proposa la fusion en une seule de toutes ces propositions et la séance fut suspendue à cet effet.

Elle fut reprise au bout d'une demi-heure. Vohryzek, Marmande, Friedeberg et les autres s'étaient mis d'accord sur le texte suivant qui, soumis aussitôt à la ratification du Congrès, recueillit 43 voix contre 6. (1)

Les anarchistes (fédérations, groupes représentés et individus) réunis à Amsterdam, déclarent que l'Internationale anarchiste est constituée.

Elle est formée des organisations déjà existantes, des groupes et des camarades isolés qui y adhèreront ultérieurement.

Les individus, groupes et fédérations restent autonomes.

Un Bureau international est institué. Il sera composé de 5 membres.

Pour le cas où l'un des membres du B. I. se trouverait dans l'impossibilité absolue de remplir son mandat, les autres membres auront, d'un accord unanime, à le remplacer par un autre camarade.

Le Bureau a pour tâche de créer des archives anarchistes internationales accessibles aux camarades.

Il entre en rapports avec les anarchistes des différents pays, soit directement, soit par l'intermédiaire de 3 camarades choisis par les fédérations ou groupes des pays intéressés.

Pour faire partie de l'Internationale à titre individuel, les camarades devront avoir été identifiés soit par une organisation, soit par le Bureau, soit encore par des camarades connus du Bureau.

Les frais du Bureau et des archives seront couverts par les fédérations, groupes et individus adhérents.

(1) Nous donnons le texte publié officiellement par le Bureau International. Il est suivi dans la brochure éditée par celui-ci d'un alinéa qui n'a pas été, croyons-nous, soumis au Congrès : « Que de chaque publication (journaux et brochures) il soit envoyé trois exemplaires au bureau international (archives) qui s'en servira au besoin pour les mettre à la disposition des groupes ou des individualités qui en auraient besoin à titre de document. »

De leur côté, Baginski, E Goldman et Ramus présentèrent la motion suivante qui ne recueillit que 4 voix :

Le Congrès international anarchiste déclare l'Internationale constituée. Celle-ci est dépourvue de tout office central. Son fonctionnement est assuré de la manière suivante : les fédérations, groupes et mouvements de tendance anarchiste de chaque pays éliront individuellement ou collectivement deux correspondants dont les noms et adresses seront publiés dans chaque numéro des périodiques anarchistes internationaux. Ces correspondants se tiendront, conformément aux instructions de leurs groupes ou fédérations, en contact constant avec les correspondants des autres pays. La publication d'un Bulletin international est résolue (1).

Ainsi fut constituée cette Internationale anarchiste que de nombreux camarades, en Hollande, en Belgique, en Allemagne et en Bohême, appelaient depuis longtemps de leurs vœux ! A la proclamation du scrutin, les applaudissements éclatèrent unanimes (2). Il était sept heures et la séance fut levée, tandis que de toutes les poitrines montait le chant de *l'Internationale.*

(1) Traduit sur le texte italien publié par Luigi Fabbri dans le *Pensiero*, de Rome.

(2) Voici comment notre ami Malatesta qu'on peut considérer comme le plus ancien champion de l'organisation et de l'action collective a jugé dans les *Temps Nouveaux*, de Paris, (28 septembre 1907) l'institution de l'Internationale : « Ce n'est en réalité qu'un lien moral, une affirmation du désir de solidarité et de luttes communes. Mais c'est aussi ce qui importe le plus.

« Comme organe matériel, on a nommé un bureau de correspondance pour faciliter les relations entre les adhérents et constituer les archives du mouvement anarchiste qui resteront à la disposition des camarades. Mais cela n'a, selon moi, qu'une importance moindre.

« L'important, je le répéte, c'est le désir de lutter ensemble et l'intention de se tenir en relation pour n'avoir pas à se chercher quand il arrive le moment d'agir, avec le risque que le moment passe avant qu'on se soit trouvés. »

NEUVIEME SÉANCE

Mercredi 28 août — Séance du soir.

La vaste salle de Plancius est littéralement comble quand, à 9 heures, Lange déclare ouverte la séance. L'ordre du jour appelle la discussion de la question suivante : *Syndicalisme et Anarchisme*. Le camarade Pierre Monatte, de Paris, membre du comité de la Confédération générale du travail, a la parole en qualité de premier rapporteur.

Pierre Monatte. — Mon désir n'est pas tant de vous donner un exposé théorique du syndicalisme révolutionnaire que de vous le montrer à l'œuvre et, ainsi, de faire parler les faits. Le syndicalisme révolutionnaire, à la différence du socialisme et de l'anarchisme qui l'ont précédé dans la carrière, s'est affirmé moins par des théories que par des actes, et c'est dans l'action plus que dans les livres qu'on doit l'aller chercher.

Il faudrait être aveugle pour ne pas voir tout ce qu'il y a de commun entre l'anarchisme et le syndicalisme. Tous les deux poursuivent l'extirpation complète du capitalisme et du salariat par le moyen de la révolution sociale. Le syndicalisme, qui est la preuve d'un réveil du mouvement ouvrier, a rappelé l'anarchisme au sentiment de ses origines ouvrières ; d'autre part, les anarchistes n'ont pas peu contribué à entraîner le mouvement ouvrier dans la voie révolutionnaire et à populariser l'idée de l'action directe. Ainsi donc, syndicalisme et anarchisme ont réagi l'un sur l'autre, pour le plus grand bien de l'un et de l'autre.

C'est en France, dans les cadres de la Confédération générale du travail, que les idées syndicalistes révolutionnaires ont pris naissance et se sont développées. La Confédération occupe une place absolument à part dans le mouvement ouvrier international. C'est la seule organisation

qui tout en se déclarant nettement révolutionnaire, soit sans attaches aucunes avec les partis politiques, même les plus avancés. Dans la plupart des autres pays que la France, la social-démocratie joue les premiers rôles. En France, la C. G. T. laisse loin derrière elle, par la force numérique autant que par l'influence exercée, le Parti socialiste : elle prétend représenter *seule* la classe ouvrière, et elle a repoussé hautement toutes les avances qui lui ont été faites depuis quelques années. L'autonomie a fait sa force et elle entend demeurer autonome.

Cette prétention de la C. G. T., son refus de traiter avec les partis, lui a valu de la part d'adversaires exaspérés, le qualificatif d'anarchiste. Aucun cependant n'est plus faux. La C. G. T., vaste groupement de syndicats et d'unions ouvrières, n'a pas de doctrine officielle. Mais toutes les doctrines y sont représentées et y jouissent d'une tolérance égale. Il y a dans le comité confédéral un certain nombre d'anarchistes ; ils s'y rencontrent et y collaborent avec des socialistes dont la grande majorité — il convient de le noter au passage — n'est pas moins hostile que ne le sont les anarchistes à toute idée d'entente entre les syndicats et le parti socialiste.

La structure de la C. G. T. mérite d'être connue. A la différence de celle de tant d'autres organisations ouvrières, elle n'est ni centralisatrice ni autoritaire. Le comité confédéral n'est pas, comme l'imaginent les gouvernants et les reporters des journaux bourgeois, un comité directeur, unissant dans ses mains le législatif et l'exécutif : il est dépourvu de toute autorité. Le C. G. T. se gouverne de bas en haut ; le syndicat n'a pas d'autre maître que lui-même ; il est libre d'agir ou de ne pas agir; aucune volonté extérieure à lui-même n'entravera ou ne déchaînera jamais son activité.

A la base donc de la Confédération est le syndicat. Mais celui-ci n'adhère pas directement à la Confédération ; il ne peut le faire que par l'intermédiaire de sa fédération corporative, d'une part, de sa Bourse du travail, d'autre part.

C'est l'union des fédérations entre elles et l'union des bourses qui constituent la Confédération.

La vie confédérale est coordonnée par le comité confédéral formé à la fois par les délégués des bourses et par ceux des fédérations. A côté de lui fonctionnent des commissions prises dans son sein. Ce sont la commission du journal (*La Voix du Peuple*), la commission de contrôle, aux attributions financières, la commission des grèves et de la grève générale.

Le congrès est, pour le règlement des affaires collectives, le seul souverain . Tout syndicat, si faible soit-il, a le droit de s'y faire représenter par un délégué qu'il choisit lui-même.

Le budget de la Confédération est des plus modiques. Il ne dépasse pas 30.000 francs par an. L'agitation continue qui a abouti au large mouvement de mai 1906 pour la conquête de la journée de 8 heures n'a pas absorbé plus de 60.000 francs. Un chiffre aussi mesquin a fait jadis, quand il a été divulgué, l'étonnement des journalistes. Quoi ! c'est avec quelques milliers de francs, que la Confédération avait pu entretenir, durant des mois et des mois, une agitation ouvrière intense ! — C'est que le syndicalisme français, s'il est pauvre d'argent, est riche d'énergie, de dévouement, d'enthousiasme, et ce sont là des richesses dont on ne risque pas de devenir l'esclave.

Ce n'est pas sans effort ni sans longueur de temps que le mouvement ouvrier français est devenu ce que nous le voyons aujourd'hui. Il a passé depuis trente-cinq ans — depuis la Commune de Paris — par de multiples phases. L'idée de faire du prolétariat, organisé en « sociétés de résistance, » l'agent de la révolution sociale, fut l'idée mère l'idée fondamentale de la grande Association internationale des travailleurs fondée à Londres en 1864. La devise de l'Internationale était, vous vous en souvenez : *L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes*, — et c'est encore notre devise, à nous tous, parti-

sans de l'action directe et adversaires du parlementarisme. Les idées d'autonomie et de fédération si en honneur parmi nous, ont inspiré jadis tous ceux qui dans l'Internationale se sont cabrés devant les abus de pouvoir du conseil général et, après le congrès de La Haye, ont adopté ouvertement le parti de Bakounine. Bien mieux, l'idée de la grève générale elle-même, si populaire aujourd'hui, est une idée de l'Internationale qui, la première, a compris la puissance qui est en elle.

La défaite de la Commune déchaîna en France une réaction terrible. Le mouvement ouvrier en fut arrêté net, ses militants ayant été assassinés ou contraints de passer à l'étranger. Il se reconstitua pourtant, au bout de quelques années, faible et timide tout d'abord ; il devait s'enhardir plus tard. Un premier congrès eut lieu à Paris en 1876 : l'esprit pacifique des coopérateurs et des mutualistes y domina d'un bout à l'autre. Au congrès suivant, des socialistes élevèrent la voix ; ils parlèrent d'abolition du salariat. A Marseille (1879) enfin, les nouveaux venus triomphèrent et donnèrent au congrès un caractère socialiste et révolutionnaire des plus marqués. Mais bientôt des dissidences se firent jour entre socialistes d'écoles et de tendances différentes. Au Havre, les anarchistes se retirèrent, laissant malheureusement le champ libre aux partisans des programmes minimums et de la conquête des pouvoirs. Restés seuls, les collectivistes n'arrivèrent pas à s'entendre. La lutte entre Guesde et Brousse déchira le parti ouvrier naissant, pour aboutir à une scission complète.

Cependant, il arriva que ni guesdistes ni broussistes (desquels se détachèrent plus tard les allemanistes) ne purent bientôt plus parler au nom du prolétariat. Celui-ci, justement indifférent aux querelles des écoles, avait reformé ses unions, qu'il appelait, d'un nom nouveau, des *syndicats*. Abandonné à lui-même, à l'abri, à cause de sa faiblesse même, des jalousies des coteries rivales, le

mouvement syndical acquit peu à peu de la force et de la confiance. Il grandit. La Fédération des Bourses se constitua en 1892, la Confédération générale du travail, qui dès l'origine, eut soin d'affirmer sa neutralité politique, en 1895. Entre temps un congrès ouvrier de 1894 (à Nantes) avait voté le principe de la grève générale révolutionnaire.

C'est vers cette époque que nombre d'anarchistes, s'apercevant enfin que la philosophie ne suffit pas pour faire la révolution, entrèrent dans un mouvement ouvrier qui faisait naître, chez ceux qui savaient observer, les plus belles espérances. Fernand Pelloutier fut l'homme qui incarna le mieux, à cette époque, cette évolution des anarchistes.

Tous les congrès qui suivirent accentuèrent plus encore le divorce entre la classe ouvrière organisée et la politique. A Toulouse, en 1897, nos camarades Delesalle et Pouget firent adopter les tactiques dites du boycottage et du sabotage. En 1900, la *Voix du Peuple* fut fondée, avec Pouget pour principal rédacteur. La C. G. T., sortant de la difficile période des débuts, attestait tous les jours davantage sa force grandissante. Elle devenait une puissance avec laquelle le gouvernement d'une part, les partis socialistes de l'autre devaient désormais compter.

De la part du premier, soutenu par tous les socialistes réformistes, le mouvement nouveau eut alors à subir un terrible assaut. Millerand, devenu ministre, essaya de gouvernementaliser les syndicats, de faire de chaque Bourse une succursale de son ministère. Des agents à sa solde travaillaient pour lui dans les organisations. On essaya de corrompre les militants fidèles. Le danger était grand. Il fut conjuré, grâce à l'entente qui intervint alors entre toutes les fractions révolutionnaires, entre anarchistes, guesdistes et blanquistes. Cette entente s'est maintenue, le danger passé. La Confédération — fortifiée depuis 1902 par l'entrée dans son sein de la Fédération des Bourses, par quoi fut réalisée *l'unité ouvrière* — puise aujourd'hui

sa force en elle ; et c'est de cette entente qu'est né le syndicalisme révolutionnaire, la doctrine qui fait du syndicat l'organe, et de la grève générale le moyen de la transformation sociale.

Mais — et j'appelle sur ce point, dont l'importance est extrême, toute l'attention de nos camarades non français — ni la réalisation de l'unité ouvrière, ni la coalition des révolutionnaires n'auraient pu, à elles seules, amener la C. G. T. à son degré actuel de prospérité et d'influence, si nous n'étions restés fidèles, dans la pratique syndicale, à ce principe fondamental qui exclue en fait les syndicats d'opinion : *un seul syndicat par profession et par ville.* La conséquence de ce principe,c'est la neutralisation politique du syndicat, lequel ne peut et ne doit être ni anarchiste, ni guesdiste, ni allemaniste ni blanquiste, mais simplement ouvrier. Au syndicat, les divergences d'opinion, souvent si subtiles, si artificielles, passent au second plan ; moyennant quoi, l'entente est possible. Dans la vie pratique, les intérêts priment les idées : or toutes les querelles entre les écoles et les sectes ne feront pas que les ouvriers, du fait même qu''ls sont tous pareillement assujetis à la loi du salariat, n'aient des intérêts identiques. Et voilà le secret de l'entente qui s'est établie entre eux, qui fait la force du syndicalisme et qui lui a permis, l'année dernière, au Congrès d'Amiens, d'affirmer fièrement qu'il se suffisait à lui-même.

Je serais gravement incomplet si je ne vous montrais les moyens sur lesquels le syndicalisme révolutionnaire compte pour arriver à l'émancipation de la classe ouvrière.

Ces moyens se résument en deux mots : *action directe.* Qu'est-ce que l'action directe ?

Longtemps, sous l'influence des écoles socialistes et principalement de l'école guesdiste, les ouvriers s'en remirent à l'Etat du soin de faire aboutir leurs revendications. Qu'on se rappelle ces cortèges de travailleurs, en tête desquels marchaient des députés socialistes, allant

porter aux pouvoirs publics les cahiers du quatrième Etat! — Cette manière d'agir ayant entraîné de lourdes déceptions, on en est venu peu à peu à penser que les ouvriers n'obtiendraient jamais que les réformes qu'ils seraient capables d'imposer *par eux-mêmes ;* autrement dit, que la maxime de l'Internationale que je citais tout à l'heure, devait être entendue et appliquée de la manière la plus stricte.

Agir par soi-même, ne compter que sur soi-même, voilà ce que c'est que l'action directe. Celle-ci, cela va sans dire, revêt les formes les plus diverses.

Sa forme principale, ou mieux sa forme la plus éclatante, c'est la grève. Arme à double tranchant, disait-on d'elle naguère : arme solide et bien trempée, disons-nous, et qui, maniée avec habileté par le travailleur, peut atteindre au cœur le patronat. C'est par la grève que la masse ouvrière entre dans la lutte de classe et se familiarise avec les notions qui s'en dégagent ; c'est par la grève qu'elle fait son éducation révolutionnaire, qu'elle mesure sa force propre et celle de son ennemi, le capitalisme, qu'elle prend confiance en son pouvoir, qu'elle apprend l'audace.

Le sabotage n'a pas une valeur beaucoup moindre. On le formule ainsi : *A mauvaise paye, mauvais travail.* Comme la grève, il a été employé de tout temps, mais c'est seulement depuis quelques années qu'il a acquis une signification vraiment révolutionnaire. Les résultats produits par le sabotage sont déja considérables. Là où la grève s'était montrée impuissante, il a réussi à briser la résistance patronale. Un exemple récent est celui qui a été donné à la suite de la grève et de la défaite des maçons parisiens en 1906 : les maçons rentrèrent aux chantiers avec la résolution de faire au patronat une paix plus terrible pour lui que la guerre : et, d'un accord unanime et tacite, on commença par ralentir la production quotidienne ; comme par hasard, des sacs de plâtre ou de ciment se trouvaient gâchés, etc., etc. Cette guerre se continue encore à l'heure actuelle et, je

le répète, les résultats ont été excellents. Non seulement le patronat a très souvent cédé, mais de cette *campagne* de plusieurs mois, l'ouvrier maçon est sorti plus conscient plus indépendant, plus révolté.

Mais si je considère le syndicalisme dans son ensemble, sans m'arrêter davantage à ses manifestations particulières, quelle apologie n'en devrai-je pas faire ! — L'esprit révolutionnaire en France se mourait, s'alanguissait tout au moins, d'année en année. Le révolutionnarisme de Guesde, par exemple, n'était plus que verbal ou, pis encore, électoral et parlementaire ; le révolutionnarisme de Jaurès allait, lui, beaucoup plus loin : il était tout simplement, et d'ailleurs très franchement, ministériel et gouvernemental. Quant aux anarchistes, leur révolutionnarisme s'était réfugié superbement dans la tour d'ivoire de la spéculation philosophique. Parmi tant de défaillances, par l'effet même de ces défaillances, le syndicalisme est né ; l'esprit révolutionnaire s'est ranimé, s'est renouvelé à son contact, et la bourgeoisie, pour la première fois depuis que la dynamite anarchiste avait tu sa voix grandiose, la bourgeoisie a tremblé !

Eh bien, il importe que l'expérience syndicaliste du prolétariat français profite aux prolétaires de tous les pays. Et c'est la tâche des anarchistes de faire que cette expérience se recommence partout où il y a une classe ouvrière n travail d'émancipation. A ce syndicalisme d'opinion qui a produit, en Russie par exemple, des syndicats anarchistes, en Belgique et en Allemagne, des syndicats chrétiens et des syndicats social-démocratiques, il appartient aux anarchistes d'opposer un syndicalisme à la manière française, un syndicalisme neutre ou, plus exactement, indépendant. De même qu'il n'y a qu'une classe ouvrière, il faut qu'il n'y ait plus, dans chaque métier et dans chaque ville, qu'une organisation ouvrière, qu'un unique syndicat. A cette condition seule, la lutte de classe — cessant d'être entravée à tout instant par les chamailleries des écoles ou

des sectes rivales — pourra se développer dans toute son ampleur et donner son maximum d'effet.

Le syndicalisme, a proclamé le Congrès d'Amiens en 1906, se suffit à lui-même. Cette parole, je le sais, n'a pas toujours été très bien comprise, même des anarchistes. Que signifie-t-elle cependant, sinon que la classe ouvrière, devenue majeure, entend enfin se suffire à elle-même et ne plus se reposer sur personne du soin de sa propre émancipation. Quel anarchiste pourrait trouver à redire à une volonté d'action si hautement affirmée ?

Le syndicalisme ne s'attarde pas à promettre aux travailleurs le paradis terrestre. Il leur demande de le conquérir, en les assurant que leur action jamais ne demeurera tout à fait vaine. Il est une école de volonté, d'énergie, de pensée féconde. Il ouvre à l'anarchisme, trop longtemps replié sur lui-même, des perspectives et des espérances nouvelles. Que tous les anarchistes viennent donc au syndicalisme ; leur œuvre en sera plus féconde, leurs coups contre le régime social plus décisifs.

Comme toute œuvre humaine, le mouvement syndical n'est pas dénué d'imperfections et loin de les cacher, je crois qu'il est utile de les avoir toujours présentes à l'esprit afin de réagir contre elles.

La plus importante c'est la tendance des individus à s'en remettre du soin de lutter à leur syndicat, à leur Fédération, à la Confédération, à faire appel à la force collective alors que leur énergie individuelle aurait suffi. Nous pouvons, nous anarchistes, en faisant constamment appel à la volonté de l'individu, à son initiative et à son audace réagir vigoureusement contre cette néfaste tendance au recours continuel, pour les petites comme pour les grandes choses, aux forces collectives.

Le fonctionnarisme syndical, aussi, soulève de vives critiques, qui, d'ailleurs, sont souvent justifiées. Le fait peut se produire,et se produit,que des militants n'occupent plus leurs fonctions pour batailler au nom de leurs

idées, mais parce qu'il y a là un gagne-pain assuré. Il ne faut pourtant pas en déduire que les organisations syndicales doivent se passer de tous permanents. Nombre d'organisations ne peuvent s'en passer. Il y a là une nécessité dont les défauts peuvent se corriger par un esprit de critique toujours en éveil.

DIXIEME SÉANCE

Jeudi 22 août. — Séance du matin.

La séance est ouverte à 9 heures et demie. On décide que le président restera en fonction jusqu'à la fin du Congrès. Après la traduction en hollandais et en allemand du discours de Monatte, FRIEDEBERG se lève pour faire observer que tous les grands journaux d'Europe ont publié des comptes-rendus du Congrès anarchiste, à l'exception toutefois des journaux social-démocratiques. Ceux-ci, le *Vorwaerts* en tête, observent le plus religieux silence ; sans doute leur semble-t-il préférable d'entretenir leurs lecteurs de la farce diplomatique qui se joue actuellement à la Haye !

MALATESTA. — Loin de regretter ce silence unanime je m'en féliciterais plutôt. Chaque fois que, dans le passé, la presse des social-démocrates s'est occupée des anarchistes, ç'a été pour les calomnier. Maintenant, elle se tait : c'est un progrès !

Mais MONATTE ne veut pas qu'on mette sur la même ligne *l'Humanité* le journal socialiste français et le *Vorwaërts*, le riche et puissant « organe central » de la social-démocratie allemande. *L'Humanité* est pauvre et n'a pas de correspondant à Amsterdam. Monatte est persuadé que c'est la seule raison de son silence de l'*Humanité*.

MALATESTA. — Le temps s'écoule et nous sommes loin d'avoir épuisé notre ordre du jour, d'ailleurs trop chargé. Il nous reste à discuter encore trois questions capitales : *Syndicalisme et Anarchisme ; Grève générale économique et grève générale politique ; Antimilitarisme et Anarchisme*, sans parler de questions d'ordre secondaire. Comme i

est difficile de séparer en fait la question du syndicalisme de celle de la grève générale, je demande que nous les discutions ensemble afin de gagner du temps.

On décide que la question du syndicalisme et celle de la grève générale seront fondues en une seule, sous la dénomination de *Syndicalisme et Grève générale*, et que la discussion en aura lieu dans l'après-midi.

La parole est alors donnée au compagnon Nicolas Rogdaeff sur ce sujet : *La Révolution russe*. Rogdaëff parle en russe et la plupart des congressistes ne le comprennent pas. Tous cependant ont les yeux fixés sur ce pâle jeune homme dans les yeux duquel brille une flamme étrange. Ce qu'il dit, au reste, tout le monde le devine. Il dit la lutte engagée par les anarchistes russes — au milieu desquels Rogdaëff était hier encore et retournera demain — contre le tsarisme assassin ; il évoque les révoltes et les martyres, les souffrances et les exécutions, tout l'énorme drame qui se joue en Russie devant l'indifférence de l'Europe (1).

A ce moment, Siegfried Nacht soulève un incident. Il accuse le compagnon Croiset d'avoir remis, la veille au soir, à des journalistes bourgeois d'Amsterdam des renseignements sur la séance privée tenue dans la journée. Il somme Croiset de s'expliquer publiquement.

Les paroles de Nacht produisent sur le Congrès une émotion très vive. On ignore encore quels sont les renseignements qu'a pu livrer Croiset et l'on craint qu'ils ne soient de nature à nuire à certains délégués (particulièrement aux Allemands) à leur retour dans leur pays.

Mais Croiset se lève et demande la parole. Il est pâle.

(1) Le rapport de Rogdaëff a été publié par les *Temps Nouveaux* (13e année, nos 20 à 23), ainsi qu'un rapport de W. Zabrejnew intitulé *Les Prédicateurs de l'anarchisme individuel en Russie* et dont, faute de temps, le congrès n'entendit pas la lecture (*Temps Nouveaux*, id., nos 24-27).

On l'écoute en silence présenter sa défense tour à tour en hollandais, en allemand et en français.

H. Croiset. — Le fait rapporté par Nacht est matériellement exact, je le reconnais avec un profond regret. Je mérite vos reproches et d'avance m'y soumets, à cause de ma légèreté coupable. Seulement je tiens à protester énergiquement contre une certaine expression employée par Nacht. Celui-ci dit m'avoir « surpris ». On ne surprend que celui qui se cache. Or c'est au cours de la réunion publique d'hier soir que j'ai parlé aux journalistes. J'ajoute que les renseignements que je leur ai transmis ne peuvent compromettre personne parmi nos compagnons.

Malatesta demande alors que le Congrès, tout en déplorant la légèreté du compagnon Croiset, passe à l'ordre du jour.

La majorité se range à l'opinion de Malatesta et adresse un blâme à Croiset. Ajoutons qu'un certain nombre de congressistes, dont Chapelier a été l'interprète s'est montrée opposée à ce blâme à cause des regrets exprimés par Croiset et du peu de mal qu'il a commis.

ONZIÈME SÉANCE

Jeudi 29 août. — Séance de l'après-midi.

Dès que la séance est ouverte, Emma Goldman donne lecture d'une résolution en faveur de la révolution russe, proposée par les camarades Rogdaëff, Wladimir Zabrejneff, conjointement avec Goldman, Cornélissen, Baginsky, Peter Mougnitch, Luigi Fabbri et Malatesta. Voici cette résolution qui fut naturellement votée à l'unanimité (1) :

Considérant

a) *Qu'avec le développement de la révolution russe, on remarque de plus en plus que le peuple russe — le prolétariat des villes et des campagnes — ne sera jamais satisfait par la conquête d'une vaine liberté politique ; qu'il exige la suppression complète de l'esclavage économique et politique et emploie les mêmes méthodes de lutte, qui, depuis longtemps, sont déjà propagées par les anarchistes comme les seules efficaces ; qu'il n'attend rien d'en haut, mais s'efforce d'arriver à la réalisation de ses exigences par l'action directe ;*

b) *Que la révolution russe n'a pas seulement une importance locale ou nationale, mais que l'avenir le plus prochain du prolétariat international en dépend ;*

c) *Que la bourgeoisie du vieux et du nouveau monde s'est unie pour défendre ses privilèges afin de retarder l'heure de son anéantissement et a fourni l'aide matérielle et morale au plus fort soutien de la réaction — le gouvernement du tzar, qu'au détriment du peuple russe, elle soutient avec de l'argent et des munitions ;*

(1) Le texte est celui qu'a publié le *Bureau international*. Toutefois nous avons cru devoir lui faire subir quelques corrections grammaticales.

d) *Qu'au moment critique elle est toujours prête à lui apporter l'aide de ses canons et de ses fusils (tel est le cas des gouvernements d'Autriche et d'Allemagne) ;*

Que l'appui intellectuel se traduit par le silence complet qu'on fait sur la lutte menée par le peuple russe, ainsi que sur toutes les brutalités de l'autocratie.

Le Congrès constate : que les prolétaires de tous les pays doivent opposer l'action la plus énergique émanant de l'Internationale Anarchiste ouvrière à toutes les agressions de l'Internationale Jaune composée des capitalistes unis, des gouvernements de toute sorte : monarchiques-constitutionnels et républicains-démocratiques, par cette action ils donneront la preuve de leur solidarité au prolétariat russe en révolte. Dans son propre intérêt, bien compris, il doit se refuser catégoriquement à tous les essais qui seraient entrepris pour étouffer les grèves et les insurrections en Russie. — Jamais le prolétaire étranger en uniforme ne doit prêter la main à une action quelconque dirigée contre son frère russe. Si le prolétariat industriel, au moment d'une grève en Russie, n'avait pas la possibilité de déclarer une grève générale dans la branche correspondante, par suite des conditions locales, il devrait alors avoir recours aux autres moyens de lutte, au sabotage, à la destruction ou détérioration des produits envoyés à l'ennemi commun, à la destruction des voies de communication, des chemins de fer, des bateaux, etc.

Le Congrès recommande avec insistance à tous ceux qui partagent son point de vue, la plus large propagande en faveur de tous les moyens par lesquels on pourrait aider et soutenir la Révolution russe.

On reprend alors la discussion relative à la grève générale et au syndicalisme. Christian Cornélissen prend le premier la parole.

Christian Cornélissen. — Je ne crois pas que des anarchistes puissent désapprouver en rien le discours de

Monatte. Toutefois, il faut convenir que celui-ci a trop uniquement parlé en militant syndicaliste et que, de notre point de vue anarchiste, son discours aurait besoin d'être complété.

Anarchistes, c'est notre devoir de soutenir et le syndicalisme et l'action directe, mais à une condition : c'est qu'ils soient révolutionnaires dans leur but, c'est qu'ils ne cessent pas de viser à la transformation de la société actuelle en une société communiste et libertaire.

Ne nous dissimulons pas que le syndicalisme d'une part, l'action directe de l'autre, ne sont pas toujours et forcément révolutionnaires. On peut les employer aussi dans un but conservateur, voire réactionnaire. Ainsi les diamantaires d'Amsterdam et d'Anvers ont grandement amélioré leurs conditions de travail sans recourir aux moyens parlementaires, par la seule pratique de l'action syndicale directe. Or que voit-on ? Les diamantaires ont fait de leur corporation une sorte de caste fermée, autour de laquelle ils ont élevé une vraie muraille chinoise. Ils ont restreint le nombre des apprentis et s'opposent à ce que d'anciens diamantaires retournent à leur métier abandonné. Nous ne pouvons cependant approuver ces pratiques !

Elles ne sont d'ailleurs pas spéciales à la Hollande. En Angleterre, aux Etats-Unis, les trade-unions, elles aussi, ont largement pratiqué l'action directe. Par l'action directe, elles ont créé à leurs adhérents une condition privilégiée ; elles empêchent les ouvriers étrangers de travailler même lorsque ces ouvriers sont des syndiqués; composées d'ouvriers « qualifiés », enfin, on les a vues parfois s'opposer aux mouvements tentés par les manœuvres, les « non-qualifiés ». Nous ne pouvons approuver cela.

De même, quand les typos de France et de Suisse refusent de travailler avec les femmes, nous ne pouvons les approuver. Si actuellement, une guerre menace entre les Etats-Unis et le Japon, la faute n'en est pas aux capitalistes et bourgeois américains ; ceux-ci auraient même plus de

profit à exploiter les ouvriers japonais que les ouvriers américains. Non, ce seraient les ouvriers américains eux-mêmes qui auraient déchaîné la guerre en s'opposant violemment à l'importation de la main-d'œuvre japonaise.

Il y a enfin certaines formes d'action directe que nous ne devons pas cesser de combattre : par exemple, celles qui s'opposent à l'introduction du machinisme (linotype, élévateurs), c'est-à-dire au perfectionnement de la production par le perfectionnement de l'outillage.

Je me réserve de formuler ces idées dans une motion qui dira quelles formes de syndicalisme et d'action directe peuvent soutenir les anarchistes (1).

La parole est donnée ensuite au compagnon Malatesta qui va prononcer, en réponse à Monatte, un de ses plus vigoureux discours. Un grand silence se fait dans la salle dès les premiers mots du vieux révolutionnaire, dont la rude et franche parole est unanimement aimée (1).

Errico Malatesta. — Je tiens à déclarer tout de suite que je ne développerai ici que les parties de ma pensée sur lesquelles je suis en désaccord avec les précédents orateurs, et tout particulièrement avec Monatte. Agir autrement serait vous infliger de ces répétitions oiseuses qu'on peut se permettre dans les meetings, quand on parle pour un public d'adversaires ou d'indifférents. Mais ici nous sommes entre camarades, et certes aucun d'entre vous, en m'entendant critiquer ce qu'il y a de criticable dans le syndicalisme, ne sera tenté de me prendre pour un ennemi de l'organisation et de l'action des travailleurs ; ou alors celui-là me connaîtrait bien mal. !

La conclusion à laquelle en est venu Monatte, c'est que le syndicalisme est un moyen nécessaire et suffisant de révolution sociale. En d'autres termes, Monatte a déclaré

(1) Voir les trois premiers paragraphes de la résolution Cornélissen-Vohryzek-Malatesta

que le syndicalisme se suffit à lui-même. Et voilà, selon moi, une doctrine radicalement fausse. Combattre cette doctrine sera l'objet de ce discours.

Le syndicalisme, ou plus exactement le mouvement ouvrier (le mouvement ouvrier est un *fait* que personne ne peut ignorer, tandis que le syndicalisme est une doctrine, un système, et nous devons éviter de les confondre) le mouvement ouvrier, dis-je a toujours trouvé en moi un défenseur résolu, mais non aveugle. C'est que je voyais en lui un terrain particulièrement propice à notre propagande révolutionnaire, en même temps qu'un point de contact entre les masses et nous. Je n'ai pas besoin d'insister là-dessus. On me doit cette justice que je n'ai jamais été de ces anarchistes intellectuels qui, lorsque la vieille Internationale eut été dissoute, se sont bénévolement enfermés dans la tour d'ivoire de la pure spéculation ; que je n'ai cessé de combattre, partout où je la rencontrais, en Italie, en France, en Angleterre et ailleurs, cette attitude d'isolement hautain, ni de pousser de nouveau les compagnons dans cette voie que les syndicalistes, oubliant un passé glorieux, appellent *nouvelle,* mais qu'avaient déjà entrevue et suivie, dans l'Internationale, les premiers anarchistes.

Je veux, aujourd'hui comme hier, que les anarchistes entrent dans le mouvement ouvrier. Je suis, aujourd'hui comme hier, un syndicaliste, en ce sens que je suis partisan des syndicats. Je ne demande pas des syndicats anarchistes qui légitimeraient, tout aussitôt des syndicats social-démocratiques, républicains, royalistes ou autres et seraient, tout au plus, bons à diviser plus que jamais la classe ouvrière contre elle-même. Je ne veux pas même de syndicats dits *rouges,* parce que je ne veux pas de syndicats dits *jaunes.* Je veux au contraire des syndicats largement ouverts à tous les travailleurs sans distinction d'opinions, des syndicats absolument *neutres.*

Donc je suis pour la participation la plus active possible au mouvement ouvrier. Mais je le suis avant tout dans

l'intérêt de notre propagande dont le champ se trouverait ainsi considérablement élargi. Seulement cette participation ne peut équivaloir en rien à une renonciation à nos plus chères idées. Au syndicat, nous devons rester des anarchistes, dans toute la force et toute l'ampleur de ce terme. Le mouvement ouvrier n'est pour moi qu'un moyen, — le meilleur évidemment de tous les moyens qui nous sont offerts. Ce moyen, je me refuse à le prendre pour un but, et même je n'en voudrais plus s'il devait nous faire perdre de vue l'ensemble de nos conceptions anarchistes, ou plus simplement nos autres moyens de propagande et d'agitation.

Les syndicalistes, au rebours, tendent à faire du moyen une fin, à prendre la partie pour le tout. Et c'est ainsi que, dans l'esprit de quelques-uns de nos camarades, le syndicalisme est en train de devenir une doctrine nouvelle et de menacer l'anarchisme dans son existence même.

Or, même s'il se corse de l'épithète bien inutile de révolutionnaire, le syndicalisme n'est et ne sera jamais qu'un mouvement légalitaire et conservateur, sans autre but accessible — et encore ! — que l'amélioration des conditions de travail. Je n'en chercherai d'autre preuve que celle qui nous est offerte par les grandes unions nord-américaines. Après s'être montrées d'un révolutionnarisme radical, aux temps où elles étaient encore faibles, ces unions sont devenues, à mesure qu'elles croissaient en force et en richesse, des organisations nettement conservatrices, uniquement occupées à faire de leurs membres des privilégiés dans l'usine, l'atelier ou la mine et beaucoup moins hostiles au capitalisme patronal qu'aux ouvriers non organisés, à ce prolétariat en haillons flétri par la social-démocratie ! Or ce prolétariat toujours croissant de sans-travail, qui ne compte pas pour le syndicalisme, ou plutôt qui ne compte pour lui que comme obstacle, nous ne pouvons pas l'oublier, nous autres anarchistes, et nous devons le défendre parce qu'il est le pire des souffrants.

Je le répète : il faut que les anarchistes aillent dans les unions ouvrières. D'abord pour y faire de la propagande anarchiste ; ensuite parce que c'est le seul moyen pour nous d'avoir à notre disposition, le jour voulu, des groupes capables de prendre en mains la direction de la production ; nous devons y aller enfin pour réagir énergiquement contre cet état d'esprit détestable qui incline les syndicats à ne défendre que des intérêts particuliers.

L'erreur fondamentale de Monatte et de tous les syndicalistes révolutionnaires provient, selon moi, d'une conception beaucoup trop simpliste de la lutte de classe. C'est la conception selon laquelle les intérêts économiques de tous les ouvriers — de la classe ouvrière — seraient solidaires, la conception selon laquelle il suffit que des travailleurs prennent en mains la défense de leurs intérêts propres pour défendre du même coup les intérêts de tout le prolétariat contre le patronat.

La réalité est, selon moi, bien différente. Les ouvriers, comme les bourgeois, comme tout le monde, subissent cette loi de concurrence universelle qui dérive du régime de la propriété privée et qui ne s'éteindra qu'avec celui-ci. Il n'y a donc pas de classes, au sens propre du mot, puisqu'il n'y a pas d'intérêts de classes. Au sein de la « classe » ouvrière elle-même, existent, comme chez les bourgeois, la compétition et la lutte. Les intérêts économiques de telle catégorie ouvrière sont irréductiblement en opposition avec ceux d'une autre catégorie. Et l'on voit parfois qu'économiquement et moralement certains ouvriers sont beaucoup plus près de la bourgeoisie que du prolétariat. Cornélissen nous a fourni des exemples de ce fait pris en Hollande même. Il y en a d'autres. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que, très souvent, dans les grèves, les ouvriers emploient la violence... contre la police ou les patrons ? Non pas : contre les *kroumirs* (1) qui pourtant sont des exploités

(1) En Italie et en Suisse, on appelle ainsi les *jaunes*, ceux qui travaillent en temps de grève.

comme eux et même plus disgraciés encore, tandis que les véritables ennemis de l'ouvrier, les seuls obstacles à l'égalité sociale, ce sont les policiers et les patrons.

Cependant, parmi les prolétaires, la solidarité morale est possible, à défaut de la solidarité économique. Les ouvriers qui se cantonnent dans la défense de leurs intérêts corporatifs ne la connaîtront pas, mais elle naîtra du jour où une volonté commune de transformation sociale aura fait d'eux des hommes nouveaux. La solidarité, dans la société actuelle, ne peut être que le résultat de la communion au sein d'un même idéal. Or c'est le rôle des anarchistes d'éveiller les syndicats à l'idéal, en les orientant peu à peu vers la révolution sociale, — au risque de nuire à ces « avantages immédiats » dont nous les voyons aujourd'hui si friands.

Que l'action syndicale comporte des dangers, c'est ce qu'il ne faut plus songer à nier. Le plus grand de ces dangers est certainement, dans l'acceptation par le militant de fonctions syndicales, surtout quand celles-ci sont rémunérées. Règle générale : l'anarchiste qui accepte d'être le fonctionnaire permanent et salarié d'un syndicat est perdu pour la propagande, perdu pour l'anarchisme ! Il devient désormais l'obligé de ceux qui le rétribuent et, comme ceux-ci ne sont pas anarchistes, le fonctionnaire salarié placé désormais entre sa conscience et son intérêt, ou bien suivra sa conscience et perdra son poste, ou bien suivra son intérêt et alors, adieu l'anarchisme !

Le fonctionnaire est dans le mouvement ouvrier un danger qui n'est comparable qu'au parlementarisme : l'un et l'autre mènent à la corruption et de la corruption à la mort, il n'y a pas loin !

Et maintenant, passons à la grève générale. Pour moi, j'en accepte le principe que je propage tant que je puis depuis des années. La grève générale m'a toujours paru un moyen excellent pour ouvrir la révolution sociale. Toutefois gardons-nous bien de tomber dans l'illusion

néfaste qu'avec la grève générale, l'insurrection armée devient une superfétation.

On prétend qu'en arrêtant brutalement la production, les ouvriers en quelques jours affameront la bourgeoisie qui, crevant de faim, sera bien obligée de capituler. Je ne puis concevoir absurdité plus grande. Les premiers à crever de faim, en temps de grève générale, ce ne seraient pas les bourgeois qui disposent de tous les produits accumulés, mais les ouvriers qui n'ont que leur travail pour vivre.

La grève générale telle qu'on nous la décrit d'avance est une pure utopie. Ou bien l'ouvrier, crevant de faim après trois jours de grève, rentrera à l'atelier, la tête basse, et nous compterons une défaite de plus. Ou bien, il voudra s'emparer des produits de vive force. Qui trouvera-t-il devant lui pour l'en empêcher ? Des soldats, des gendarmes, sinon les bourgeois eux-mêmes, et alors il faudra bien que la question se résolve à coups de fusils et de bombes. Ce sera l'insurrection, et la victoire restera au plus fort.

Préparons-nous donc à cette insurrection inévitable, au lieu de nous borner à préconiser la grève générale, comme une panacée s'appliquant à tous les maux. Qu'on n'objecte pas que le gouvernement est armé jusqu'aux dents et sera toujours plus fort que les révoltés. A Barcelone, en 1902, la troupe n'était pas nombreuse. Mais on n'était pas préparé à la lutte armée et les ouvriers, ne comprenant pas que le pouvoir politique était le véritable adversaire, envoyaient des délégués au gouverneur pour lui demander de faire céder les patrons.

D'ailleurs la grève générale, même réduite à ce qu'elle est réellement, est encore une de ces armes à double tranchant qu'il ne faut employer qu'avec beaucoup de prudence. Le service des subsistances ne saurait admettre de suspension prolongée. Il faudra donc s'emparer par la force des moyens d'approvisionnement, et cela tout de suite, sans attendre que la grève se soit développée en insurrection.

Ce n'est donc pas tant à cesser le travail qu'il faut inviter les ouvriers ; c'est bien plutôt à le continuer pour leur propre compte. Faute de quoi, la grève générale se transformerait vite en famine générale, même si l'on avait été assez énergiques pour s'emparer dès l'abord de tous les produits accumulés dans les magasins. Au fond l'idée de grève générale a sa source dans une croyance entre toutes erronée : c'est la croyance qu'avec les produits accumulés par la bourgeoisie, l'humanité pourrait consommer, sans produire, pendant je ne sais combien de mois ou d'années. Cette croyance a inspiré les auteurs de deux brochures de propagande publiées il y a une vingtaine d'années : *Les Produits de la Terre* et les *Produits de l'Industrie* (1), et ces brochures ont fait, à mon avis, plus de bien que de mal. La société actuelle n'est pas aussi riche qu'on le croit. Kropotkine a montré quelque part qu'à supposer un brusque arrêt de production, l'Angleterre n'aurait que pour un mois de vivres ; Londres n'en aurait que pour trois jours. Je sais bien qu'il y a le phénomène bien connu de surproduction. Mais toute surproduction a son correctif immédiat dans la crise qui ramène bientôt l'ordre dans l'industrie. La surproduction n'est jamais que temporaire et relative.

Il faut maintenant conclure. Je déplorais jadis que les compagnons s'isolassent du mouvement ouvrier. Aujourd'hui je déplore que beaucoup d'entre nous, tombant dans l'excès contraire, se laissent absorber par ce même mouvement. Encore une fois, l'organisation ouvrière, la grève, la grève générale, l'action directe, le boycottage, le sabotage et l'insurrection armée elle-même, ce ne sont là que des *moyens*. L'anarchie est le *but*. La révolution anarchiste que nous voulons dépasse de beaucoup les intérêts

(1) Genève, 1885, et Paris, 1887. Ces brochures, attribuées à Elisée Reclus, sont l'œuvre d'un de ses collaborateurs suisses, actuellement retiré du mouvement.

d'une classe : elle se propose la libération complète de l'humanité actuellement asservie, au triple point de vue économique, politique et moral. Gardons-nous donc de tout moyen d'action unilatéral et simpliste. Le syndicalisme, moyen d'action excellent à raison des forces ouvrières qu'il met à notre disposition, ne peut pas être notre unique moyen. Encore moins doit-il nous faire perdre de vue le seul but qui vaille un effort : l'Anarchie !

La séance est levée à 6 h. 1/2.

DOUZIÈME SÉANCE

Jeudi 29 août. — Séance du soir.

La séance s'ouvre, vers neuf heures, par la traduction en hollandais du discours de Malatesta. Puis la discussion se poursuit.

R. Friedeberg. — D'accord avec Malatesta sur la question des rapports entre l'anarchisme, d'une part, le syndicalisme et la grève générale de l'autre, j'abuserais des instants du Congrès si je ne renonçais à la parole.

Avec Malatesta, je pense que l'anarchisme ne se propose pas seulement l'émancipation d'une classe, si intéressante soit-elle, mais de l'humanité tout entière, sans distinction de classe, comme sans distinction de sexe, de nationalité, ni de race. Faire tenir toute l'action anarchiste dans les cadres du mouvement de la classe ouvrière, c'est donc, selon moi, méconnaitre gravement le caractère essentiel et profond de l'anarchisme.

Je dépose sur le bureau une motion inspirée de cette idée et la soumets à l'approbation du Congrès.

Henri Fuss. — Je tiens à affirmer à Malatesta qu'il y a encore des anarchistes qui, pour engagés qu'ils soient dans le mouvement ouvrier, n'en restent pas moins ouvertement fidèles à leurs convictions. La vérité est qu'il leur est impossible de ne voir dans le prolétariat organisé qu'un fertile terrain de propagande. Loin donc de le considérer comme un simple moyen, ils lui attribuent une valeur propre et ne désirent pas être autre chose que l'avant-garde de l'armée du travail en marche vers l'émancipation.

Nous luttons contre la bourgeoisie, c'est-à-dire contre le capital et contre l'autorité. C'est là la lutte de classe ; mais à la différence des luttes politiques, celle-ci s'exerce essentiellement sur le terrain économique, autour de ces

ateliers qu'il s'agira de reprendre demain. Le temps n'est plus où la révolution consistait à mettre la main sur quelques hôtels-de-ville et à décréter, du haut d'un balcon, la société nouvelle. La révolution sociale à laquelle nous marchons consistera dans l'expropriation d'une classe. Dès lors, l'unité de combat n'est plus, comme autrefois, le groupe d'opinion, mais le groupe professionnel, union ouvrière ou syndicat. Celui-ci est l'organe le mieux approprié à la lutte de classe. L'essentiel est de l'orienter progressivement vers la grève générale expropriatrice, et c'est à quoi nous convions les camarades de tous les pays.

I. I. Samson. — Parmi les moyens d'action ouvrière que recommandent à la fois les syndicalistes révolutionnaires et les anarchistes, le *sabotage* occupe une des meilleures places. Je tiens cependant à faire certaines réserves à son égard. Le sabotage n'atteint pas son but ; il veut nuire au patron, il nuit avant tout à celui qui l'emploie, en même temps qu'il indispose le public contre les travailleurs.

Nous devons tendre de toutes nos forces au perfectionnement moral de la classe ouvrière ; or, j'estime que le sabotage va contre ce but ; s'il ne dégradait que l'outillage, il n'y aurait encore que demi-mal, mais il dégrade surtout la moralité professionnelle de l'ouvrier, et c'est pourquoi je lui suis opposé.

Benoit Broutchoux. — Je suis bien loin de partager les craintes du camarade Malatesta à l'endroit du syndicalisme et du mouvement ouvrier. Comme je l'ai déjà dit, j'appartiens à un syndicat d'ouvriers mineurs absolument acquis aux idées et aux méthodes révolutionnaires. Ce syndicat a soutenu des grèves énergiques et violentes dont le souvenir n'est pas éteint ; il en soutiendra d'autres, dans l'avenir ; on sait trop, dans notre syndicat, à quoi mènent les hypocrites tactiques de conciliation et d'arbitrage que prêchent les apôtres de la paix sociale, et nous

ne croyons plus qu'à la lutte, à la revendication violente et à la révolte. L'évolution qui se dessine chez nous dans les milieux ouvriers me semble donner un démenti formel aux théories de Malatesta.

Vohryzek. — Je compte proposer au congrès une motion spécialement relative à la grève générale politique. L'idée de cette grève générale gagne tous les jours du terrain dans les pays allemands, surtout depuis que les social-démocrates l'ont faite leur, croyant nuire, sans doute, à la grève générale économique préconisée par les anarchistes.

Les anarchistes doivent s'opposer à la propagande en faveur d'une grève générale destinée non pas à mettre fin à l'exploitation du prolétariat par la bourgeoisie, mais à sauvegarder l'institution du suffrage universel menacé par les gouvernements ou encore à conquérir le pouvoir politique.

Toutefois si une telle grève éclatait, le rôle des anarchistes serait alors d'y prendre part, pour pousser énergiquement les travailleurs dans la voie révolutionnaire et pour imprimer au mouvement un caractère de revendication économique.

Pierre Ramus. — Bien que le camarade Monatte, en se plaçant au point de vue exclusif du syndicalisme révolutionnaire, eut justifié d'avance toutes les réserves qu'à fait valoir ensuite Malatesta, je ne puis m'associer pleinement à ces dernières.

Il me parait absolument nécessaire de ne jamais perdre de vue que le syndicalisme, la grève générale, l'action directe avec toutes ses variantes, ne peuvent être considérées que comme des moyens d'action proprement anarchistes. On peut dire que le syndicalisme est contenu dans l'anarchisme ; mais il serait inexact de dire que le syndicalisme contient l'anarchisme.

Le mérite supérieur du syndicalisme, de l'action syndicale, consiste essentiellement dans ce fait d'évidence qu'il s'oppose pratiquement au parlementarisme bourgeois. Mais de même que je ne puis regarder la grève générale comme un succédané de la révolution sociale, de même je ne puis admettre, à la suite des syndicalistes, que le syndicalisme se suffise à lui-même. L'anarchisme lui a déjà fourni toutes ses armes de guerre ; quand il en aura reçu encore une philosophie et un idéal, alors, mais alors seulement nous admettrons que le syndicalisme se suffit à lui-même. Il se suffira à lui-même parce qu'il sera devenu — l'anarchisme !

En terminant, je dirai : Soyons anarchistes d'abord et par dessus tout ; soyons ensuite syndicalistes. Mais réciproquement, non pas !

(Il est plus de minuit quand le camarade Ramus termine son discours. La fatigue est grande chez tous les congressistes et, peu à peu, la salle, dont l'atmosphère s'échauffe, est devenue houleuse. On veut terminer à tout prix le débat sur le syndicalisme et c'est en vain que Dunois demande le renvoi au lendemain de la réplique de Monatte.

Pierre Monatte. — En écoutant ce soir Malatesta adresser d'âpres critiques aux conceptions révolutionnaires nouvelles, j'ai cru entendre résonner la voix d'un passé lointain. A ces conceptions nouvelles dont le réalisme brutal l'effraie, Malatesta n'a fait qu'opposer en somme, les vieilles idées du blanquisme qui se flattait de renouveler le monde par le moyen d'une insurrection armée triomphante.

D'autre part, on a beaucoup reproché ce soir aux syndicalistes révolutionnaires qui sont ici de sacrifier délibérément l'anarchisme et la révolution au syndicalisme et à la grève générale. Eh bien, je vous le déclare, notre anarchisme vaut le vôtre et nous n'entendons pas plus que vous mettre notre drapeau dans notre poche. Comme

tout le monde ici, l'anarchie est notre but final. Seulement, parce que les temps sont changés, nous avons modifié aussi notre conception du mouvement et de la révolution. Celle-ci ne peut plus être faite au moule de Quarante-huit. Quant au syndicalisme, si sa pratique a pu, en certains pays engendrer des erreurs et des déviations, l'expérience est là qui nous empêchera d'y retomber. Si, au lieu de critiquer de haut les vices passés, présents ou même futurs du syndicalisme, les anarchistes se mêlaient plus intimement à son action, les dangers que le syndicalisme peut réceler, seraient à tout jamais conjurés !

Georges Thonar. — Quoi qu'en ait dit Monatte, il n'y a pas ici des jeunes et des vieux, les uns défendant des idées nouvelles, les autres de vieilles idées. Beaucoup de jeunes, dont je suis, se font gloire de ne pas abandonner un pouce des idées anarchistes, lesquelles sont à l'abri des injures du temps.

D'ailleurs, je crois qu'entre les « jeunes » d'une part, et les « vieux » de l'autre, il n'y a que des différences d'appréciations, insuffisantes pour diviser en deux camps rivaux l'armée anarchiste.

La séance est levée à 1 heure du matin.

TREIZIÈME SÉANCE

Vendredi 30 *août. — Séance du matin.*

Il est neuf heures, quand Lange, demeuré à la présidence, déclare la séance ouverte. Le débat sur le syndicalisme et la grève générale est clos et l'on n'a plus qu'à voter sur les différents ordres du jour en présence avant d'aborder l'antimilitarisme. Mais le camarade Aristide Ceccarelli, demande à dire quelques mots sur le mouvement ouvrier et anarchiste argentin. Il à la parole.

Aristide Ceccarelli. — Depuis quelques années s'est dessiné, dans l'Argentine, un fort mouvement ouvrier. Tout un groupe de militants s'y intitulent syndicalistes. Mais comme les syndicalistes italiens auxquels ils ressemblent beaucoup, ils n'ont pas renoncé aux errements du parlementarisme ; et les seuls à faire, au sein de la classe ouvrière, un travail sérieux dans le sens révolutionnaire, ce sont les anarchistes. On peut dire que presque toutes les organisations de la *Fédéracion Obrera Régional* argentine, montrent des tendances libertaires ; et nombre d'entre elles font de la propagande anarchiste directe. Le récent congrès ouvrier argentin, dit d'unification, a approuvé à une grande majorité la proposition faite aux syndicats de contribuer à la propagande du communisme anarchiste.

A. Ceccarelli fait ensuite un sombre tableau de la misère des travailleurs argentins et termine en se déclarant mandaté pour proposer au congrès anarchiste le vote d'une résolution destinée à entraver, dans la mesure du possible, l'émigration européenne en un pays où, autant et plus qu'ailleurs, le pain et la liberté font défaut.

Errico Malatesta et quelques autres délégués font alors observer que la résolution proposée par Aristide Ceccarelli mériterait une discussion spéciale à laquelle le congrès ne peut procéder aujourd'hui, ayant avant toute chose à en finir avec le syndicalisme.

Sans statuer sur la question soulevée par Ceccarelli, on décide donc de passer au vote sur les motions relatives au syndicalisme et à la grève générale. Ces motions sont au nombre de quatre :

1° Motion Cornélissen-Vohryzek-Malatesta (1).

Le Congrès Anarchiste International considère les syndicats à la fois comme des organisations de combat dans la lutte de classe en vue de l'amélioration des conditions de travail et comme des unions de producteurs pouvant servir à la transformation de la société capitaliste en une société communiste anarchiste.

Aussi le Congrès, en admettant la nécessité éventuelle de la création de groupements syndicalistes révolutionnaires particuliers, recommande aux camarades de soutenir les organisations syndicales générales où ont accès tous les ouvriers d'une même catégorie.

Mais le Congrès considère comme la tâche des anarchistes de constituer dans ces organisations l'élément révolutionnaire et de propager et de soutenir seulement telles formes et manifestations d' « action directe » (grèves, boycottage, sabotage, etc.) qui portent en elles-mêmes un caractère révolutionnaire et vont dans le sens de la transformation de la société.

Les anarchistes considèrent le mouvement syndicaliste et la grève générale comme de puissants moyens révolutionnaires, mais non comme des succédanés de la Révolution.

Ils recommandent d'autre part aux camarades, dans le cas de

(1) Les trois premiers paragraphes de cette motion commune sont de Cornélissen ; le cinquième de Vohryzek, le quatrième et le sixième de Malatesta.

la proclamation d'une grève générale en vue de la conquête du pouvoir, de se mettre en grève, mais les invite en même temps à exciter les syndicats sous leur influence à faire alors entendre leurs revendications économiques.

Les anarchistes pensent que la destruction de la société capitaliste et autoritaire peut se réaliser seulement par l'insurrection armée et l'expropriation violente et que l'emploi de la grève plus ou moins générale et le mouvement syndicaliste ne doivent pas faire oublier les moyens plus directs de lutte contre la force militaire des gouvernements.

Cette motion qui porte, outre les signatures de ses auteurs, celles des camarades Wilquet, Emma Goldman, de Marmande, Rogdaëff et Knotek, est approuvée par 33 voix contre 10.

2° Motion R. Friedeberg (1) :

La lutte des classes et l'émancipation du prolétariat ne sont pas identiques avec les idées et les aspirations de l'anarchisme, qui tend — par dessus les aspirations immédiates des classes — à la délivrance économique et morale de la personnalité humaine, à un milieu exempt d'autorité, et non pas à un pouvoir nouveau, celui de la majorité sur la minorité.

L'anarchisme considère toutefois l'abolition de l'oppression des classes, la suppression de la dépendance économique de la majorité des êtres humains, comme une étape absolument nécessaire et essentielle dans la voie vers le but final. L'anarchisme doit toutefois s'opposer à ce que la lutte pour l'émancipation du prolétariat se poursuive par des moyens qui contredisent l'idée de l'anarchisme et sont un obstacle (2) *au but précis de ce mouvement. Il s'oppose, partant,*

(1) Texte de l'édition française des *Résolutions approuvées par le Congrès anarchiste tenu à Amsterdam.* Ce texte est assez différent dans la forme de celui que nous avons connu à Amsterdam.

(2) L'édition française des *Résolutions* porte ici ; « soient d'obstacle » Nous rectifions.

à engager cette lutte par le moyen préconisé par le socialisme marxiste, c'est-à-dire par le parlementarisme et par un mouvement syndical corporatif ayant uniquement en vue l'amélioration des conditions du prolétariat, — ces deux moyens ne pouvant que favoriser le développement d'une nouvelle bureaucratie, d'une autorité intellectuelle patentée ou non, et nous conduire à l'oppression de la minorité. Les moyens anarchistes pour la suppression de l'oppression de classe ne peuvent être que ceux qui découlent directement de l'affirmation de la personnalité individuelle : « l'action directe » et « le non-consentement de l'individu » — c'est-à-dire l'individualisme actif et passif, soit d'une seule personne, soit d'une masse pénétrée d'une volonté collective.

Le Congrès Communiste Libertaire repousse par conséquent la grève pour les droits politiques (Politischer Massenstreik) *dont le but est inacceptable pour l'anarchisme, mais reconnaît dans la grève générale économique révolutionnaire, c'est-à-dire dans le refus du travail de tout le prolétariat comme classe, le moyen apte à désorganiser la structure économique de la société actuelle et à émanciper le prolétariat de l'oppression du salariat. — Pour la réalisation de cette grève générale, la pénétration des syndicats par l'idéal anarchique doit être considérée comme indispensable. Un mouvement syndicaliste pénétré de l'esprit anarchiste, peut, au moyen d'une grève générale révolutionnaire, détruire l'oppression de classe et ouvrir la voie au but final de l'anarchisme : l'avènement d'une société exempte de toute autorité.*

Cette motion est approuvée par 36 voix contre 6.

3° Motion Dunois, contresignée par Monatte, Fuss, Nacht, Ziélinska, Fabbri, K. Walter :

Les anarchistes réunis à Amsterdam du 26 au 31 août 1907,

Considérant que le régime économique et juridique actuel est caractérisé par l'exploitation et l'asservissement de la masse des producteurs, et détermine, entre ceux-ci et les béné-

ficiaires du régime actuel, un antagonisme d'intérêts absolument irréductible qui donne naissance à la lutte de classe ;

Que l'organisation syndicale, solidarisant les résistances et les révoltes sur le terrain économique, sans préoccupations doctrinaires, est l'organe spécifique et fondamental de cette lutte du prolétariat contre la bourgeoisie et toutes les institutions bourgeoises ;

Qu'il importe qu'un esprit révolutionnaire toujours plus audacieux oriente les efforts de l'organisation syndicale dans la voie de l'expropriation capitaliste et de la suppression de tout pouvoir ;

Que l'expropriation et la prise de possession collective des instruments et des produits du travail ne pouvant être accomplies que par les travailleurs eux-mêmes, le syndicat est appelé à se transformer en groupe producteur, et se trouve être dans la société actuelle le germe vivant de la société de demain ;

Engagent les camarades de tous les pays, sans perdre de vue que l'action anarchiste n'est pas toute entière contenue dans les limites du syndicat, à participer activement au mouvement autonome de la classe ouvrière et à développer dans les organisations syndicales les idées de révolte, d'initiative individuelle et de solidarité qui sont l'essence de l'anarchisme.

Cette motion, fut approuvée par 28 voix contre 7. Comme elle était muette sur la grève générale elle fut complétée par la motion suivante :

4° Motion Nacht-Monatte, contresignée par Fuss, Dunois, Fabbri, Zélinska, et Karl Walter :

Les anarchistes réunis à Amsterdam du 26 au 31 août 1907, déclarent tenir la grève générale expropriatrice pour un remarquable stimulant de l'organisation et de l'esprit de révolte dans la société actuelle et pour la forme sous laquelle peut s'accomplir l'émancipation du prolétariat.

La grève générale ne peut-être confondue avec la grève générale politique (Politischer Massenstreik) *qui n'est*

autre chose qu'une tentative des politiciens pour détourner la grève générale de ses fins économiques et révolutionnaires.

Par des grèves généralisées à des localités, à des régions, à des professions entières, on soulèvera progressivement la classe ouvrière et on l'entraînera vers la grève générale expropriatrice qui comprendra la destruction de la société actuelle et l'expropriation des moyens de production et des produits.

Cette motion recueillit 25 voix et, par conséquent, fut approuvée elle aussi.

Le lecteur s'étonnera peut-être que ces quatres motions aient pu, malgré leurs évidentes contradictions, être toutes adoptées. Il y a là, en effet un manquement aux usages parlementaires, mais un manquement voulu. Il ne convenait pas que l'opinion de la majorité étouffât ou parut étouffer celle de la minorité. La majorité a donc pensé qu'il fallait voter successivement, par *pour* et par *contre*, sur chacune des motions déposées. Or toutes les quatre ont recueilli une majorité de *pour*. Par conséquent toutes les quatre ont été approuvées. (1)

Il semble qu'on en ait fini avec le syndicalisme et la grève générale Mais Emma Goldman se lève et dit qu'il serait étrange qu'un congrès anarchiste ne se déclarât pas

(1) Nous détachons de la courte préface mise par le *Bureau International* en tête des Résolutions du Congrès d'Amsterdam, les lignes suivantes qui confirment ce que nous venons de dire :

« Pour ceux qui sont habitués à considérer les Congrès comme des corps législatifs qui dictent aux membres du parti la doctrine officielle et la conduite à suivre, il peut paraître étrange qu'on ait pris sur les mêmes questions plusieurs résolutions plus ou moins différentes. Mais pour les camarades cela n'aura rien que de très naturel.

« Le Congrès d'Amsterdam, étant un congrès d'anarchistes, n'avait pu, et ne pouvait pas, avoir la prétention de faire la loi aux autres : il voulait seulement exprimer les opinions des camarades intervenus et des groupes représentés, et proposer ces opinions à la discussion et, possiblement, à l'approbation de tous les anarchistes. »

en faveur du droit de révolte entendu dans son acceptation la plus large ; et elle lit la déclaration suivante que le camarade Baginsky a signée avec elle :

Le Congrès Anarchiste International se déclare en faveur du droit de révolte de la part de l'individu comme de la part de la masse entière.

Le Congrès est d'avis que les actes de révolte, surtout quand ils sont dirigés contre les représentants de l'Etat et de la ploutocratie, doivent être considérés d'un point de vue psychologique. Ils sont les résultats de l'impression profonde faite sur la psychologie de l'individu par la pression terrible de notre injustice sociale.

On pourrait dire, comme règle, que seul l'esprit le plus noble, le plus sensible et le plus délicat est sujet à de profondes impressions se manifestant par la révolte interne et externe. Pris sous ce point de vue, les actes de révolte peuvent être caractérisés comme les conséquences socio-psychologiques d'un système insupportable ; et comme tels, ces actes, avec leurs causes et motifs doivent être compris, plutôt que loués ou condamnés.

Durant les périodes révolutionnaires, comme en Russie, l'acte de révolte — sans considérer son caractère psychologique — sert de double but : il mine la base même de la tyrannie et soulève l'enthousiasme des timides. C'est le cas surtout, quand l'activité terroriste est dirigée contre les agents les plus brutaux et les plus haïs du despotisme.

Le Congrès en acceptant cette résolution, exprime son adhésion à l'acte individuel de révolte de même que sa solidarité avec l'insurrection collective.

Malatesta. — J'accepte pour ma part la déclaration Goldman-Baginsky. Mais étant donné qu'on ne peut la rattacher ni à la discussion sur le syndicalisme, qui est close, ni à la discussion sur l'antimilitarisme qui va s'ouvrir dans un instant, je propose qu'on la considére comme une

simple déclaration de principes et non comme une motion ordinaire, et que le congrès la vote comme telle.

Emma Goldman. — Quelque nom qu'on donne à notre proposition, Max Baginsky et moi tenons, avant tout, à ce que le congrès la vote.

Mise aux voix, la déclaration Goldman-Baginsky est approuvée à l'unanimité.

Il est près de onze heures lorsque le président déclare la discussion ouverte sur cette question : *L'antimilitarisme comme tactique de l'anarchisme.*

Les rapporteurs sont les compagnons R. de Marmande et Pierre Ramus. Le président rappelle le vote émis à ce sujet dans la première séance du Congrès.

R. Friedeberg demande la parole pour une motion d'ordre.

R. Friedeberg. — Etant donné que l'heure tardive ne nous permet pas une discussion approfondie de la question antimilitariste, étant donné, d'autre part, que le Congrès international antimilitariste a commencé ses travaux ce matin même, dans une salle voisine, je propose que nous nous joignions à lui pour discuter la question avec lui.

Malatesta. — Le temps nous manque, en effet, pour une discussion approfondie. Il est vrai que cette discussion n'est pas indispensable. Sur la question antimilitariste, tous les anarchistes sont bien d'accord. Je propose donc que nous allions au Congrès antimilitariste, mais non sans avoir au préalable indiqué notre manière de voir dans une motion que les rapporteurs seront chargés de défendre au Congrès antimilitariste.

De Marmande. — Je me range à l'opinion exprimée par Malatesta.

Christian Cornélissen. — Je pense au contraire qu'il est indispensable que la discussion ait lieu tout au long

ici même. Il ne faut pas qu'après que les social-démocrates de Stuttgart ont dénaturé l'antimilitarisme, les anarchistes négligent de prendre position sur cette question capitale.

MALATESTA. — Je m'oppose énergiquement à cette manière de faire. Le temps nous manque, tandis qu'au congrès antimilitariste où nous irons ce soir, toutes les discussions pourront être instituées. Je demande que le Congrès se range à l'opinion que j'ai exprimée tout à l'heure et vote la motion que j'ai déposée avec quelques camarades, motion que Marmande et Ramus soutiendront devant le Congrès antimilitariste.

Voici cette motion à laquelle finalement se rallie Cornélissen :

Les anarchistes, voulant la délivrance intégrale de l'humanité et la liberté complète des individus, sont naturellement, essentiellement, les ennemis déclarés de toute force armée entre les mains de l'Etat : armée, gendarmerie, police, magistrature.

Ils engagent leurs camarades — et en général tous les hommes aspirant à la liberté, à lutter selon les circonstances et leur tempérament, et par tous les moyens, à la révolte individuelle, au refus de service isolé ou collectif, à la désobéissance passive et active et à la grève militaire — pour la destruction radicale des instruments de domination.

Ils expriment l'espoir que tous les peuples intéressés répondront à toute déclaration de guerre par l'insurrection.

Ils déclarent penser que les anarchistes donneront l'exemple.

Cette motion qui porte les signatures de Malatesta, Marmande, Thonar, Cornélissen, Ramus et Domela Nieuwenhuis, est approuvée sans discussion.

La séance est levée. Il est midi.

QUATORZIÈME SÉANCE

Vendredi 30 *août. — Séance de l'après-midi.*

Conformément aux résolutions prises, cette séance est commune au Congrès anarchiste et au Congrès antimilitariste. Celui-ci a tenu dans la matinée sa première séance, réservée aux sections hollandaises de l'Association internationale antimilitariste.

Les congressistes sont donc très nombreux, ainsi que le public. Le camarade Vohryzek, délégué de la Fédération anarchiste de Bohème, est élu président.

La parole est donnée, en premier lieu, à R. de Marmande, que le congrès anarchiste a chargé de s'exprimer en son nom.

R. DE MARMANDE fait d'abord rapidement l'historique du mouvement antimilitariste en France. Il montre le rôle considérable joué par les anarchistes. Il rappelle les poursuites de 1887 contre la *Ligue des antipatriotes*; la condamnation qui frappa Jean Grave en 1894 pour son livre de révolte, *la Société mourante et l'anarchie.* Il signale la campagne continue, menée dans les *Temps Nouveaux* et le *Libertaire,* contre l'armée et l'idée de patrie. « Vraiment, dit-il, l'esprit anarchiste inspire partout l'action antimilitariste et révolutionnaire ». Il entre ensuite dans le détail des manifestations antimilitaristes de ces dernières années: *Manuel du Soldat,* de Georges Yvetot; création de la section française de l'A. I. A. ; déclarations de Gustave Hervé au Tivoli Vaux-Hall, en 1905 ; procès de l'*Affiche Rouge* et condamnation des signataires, affiche des douze, etc. Depuis lors des poursuites judiciaires n'ont cessé d'être exercées, suivies pour la plupart de condamnations féroces. L'antimilitarisme reste en France à l'ordre du jour.

Avant de terminer, Marmande indique que la forme de

la propagande a changé. Le rôle de l'A. I. A. semble terminé, en France du moins ; les sections, formées en majeure partie d'anarchistes, reprennent leur autonomie. Le programme de l'A. I. A. contenait un certain particularisme qui devait être assez tôt épuisé. L'antimilitarisme n'est pas une doctrine. Il y a des conceptions anarchistes où trouve place tout naturellement l'antimilitarisme. L'anarchisme a lancé, semé à la volée et fait germer partout la révolte.

Marmande, en terminant, lit la motion antimilitariste approuvée dans la matinée par le Congrès anarchiste, et propose que le Congrès antimilitariste la vote à son tour.

A l'unanimité, le Congrès adopte cette motion, dont le texte a été donné plus haut.

Prennent ensuite la parole les délégués suivants : Friedeberg, Rogdaeff, Domela Nieuwenhuis, Croiset, Pierre Ramus, Emma Goldman, la citoyenne Sorgue. Luigi Fabbri, délégué des sections italiennes de l'A. I. A. et du journal antimilitariste *La Pace*, expose l'état de l'antimilitarisme italien, dont parle également la citoyenne Sorgue.

QUINZIÈME SÉANCE

Vendredi 30 *août. — Séance du soir.*

Il est près de neuf heures quand le président déclare ouverte la séance. Les congressistes sont en petit nombre. C'est que beaucoup d'entre eux assistent à la troisième et dernière séance publique du Congrès antimilitariste. D'autres sont retenus, dans une petite salle voisine, à une réunion privée des syndicalistes révolutionnaires.

L'ordre du jour appelle la discussion sur la question suivante : *Alcoolisme et Anarchisme,* dont le rapporteur est le professeur J. Van Rees.

Celui-ci fait, sur la question, un rapport assez bref. Il y combat l'alcool non seulement dans ses abus, mais aussi dans son usage modéré, et s'élève, avec une conviction profonde, contre l'usage des boissons « hygiéniques » elles-mêmes.

On décide de renvoyer la discussion à la séance du lendemain soir et d'entendre immédiatement le camarade Samson faire son rapport sur *l'Association de production et l'anarchisme.*

I. I. Samson a la parole. Il se déclare favorable à la coopération de production et aux « colonies libertaires », non seulement parce qu'elles offrent des images réduites de cet état social sans autorité ni propriété auquel aspirent les anarchistes, mais aussi parce que, au sein même de la société présente, elles peuvent contribuer efficacement à l'effort des travailleurs en vue de l'émancipation. La coopération de production, habilement maniée, peut devenir une arme de lutte, et c'est à quoi les syndicats pourraient dès aujourd'hui songer.

La discussion du rapport de Samson est renvoyée au lendemain, et la séance est levée de bonne heure.

SEIZIÈME SÉANCE

Samedi 31 août, — Séance du matin.

Cette séance, comme celle de l'après-midi du mercredi, est privée. On doit y prendre un certain nombre de mesures relatives au fonctionnement du futur Bureau anarchiste international.

Le camarade R. Lange, auquel le Congrès est redevable pour beaucoup du bon ordre qui a régné dans toutes ses séances, est, à cause de son état de fatigue, relevé de ses fonctions. Il est remplacé à la présidence par E. Malatesta.

Henri Beylie et Benoit Broutchoux proposent à l'adoption du Congrès l'ordre du jour suivant :

Le Congrès constate que le gouvernement républicain agit vis-à-vis des travailleurs comme tous les gouvernements n'ont cessé de le faire ;

Envoie ses salutations fraternelles aux camarades Yvetot, Marck, Lévy, Bousquet, Torton, Lorulot, Berthet, Clémentine Delmotte, Gabrielle Petit ; aux douze antimilitaristes actuellement détenus à Paris et à tous les camarades qui sont dans les geôles républicaines.

Le Congrès adresse en même temps ses chaleureuses salutations à tous les défenseurs de la liberté qui sont dans les forteresses du capitalisme mondial, —

Et invite le Bureau International à défendre et à soutenir tous nos amis emprisonnés comme un des premiers actes de ses travaux.

Cet ordre du jour est adopté à l'unanimité.

La discussion relative au Bureau International commence ensuite. Elle est assez confuse et le compte-rendu en serait malaisé. La plupart des congressistes participent part à cette discussion qui ne prend fin qu'à midi.

Il s'agit de décider où le Bureau aura son siège. Quelques délégués tout d'abord proposent Paris ou Genève, mais ces propositions, vivement combattues par d'autres camarades, sont abandonnées ; Bruxelles et Amsterdam n'ont pas plus de succès et l'on se met d'accord sur Londres, centre essentiellement international où résident des militants de tous les pays.

Reste à choisir les cinq membres du Bureau. Une liste circule, sur laquelle figurent les noms de : Errico Malatesta, (malgré ses protestations) Rudolf Rocker, A. Schapiro, John Turner (absent) et Jean Wilquet.

Ces cinq camarades sont élus, Malatesta en tête avec 53 suffrages. Malatesta est Italien ; Rocker et Wilquet sont Allemands ; Schapiro est Russe ; Turner est Anglais.

Sur la proposition de Malatesta, le Congrès charge le Bureau international d'engager, dans tous les pays d'Occident où il aura des relations, une action simultanée en faveur du camarade belge Edouard Jooris, condamné à mort par les tribunaux turcs pour participation à un attentat contre le Sultan (21 juillet 1905) (1).

Avant de lever la séance, un délégué demande qu'on fixe la date et le lieu du prochain Congrès. Un échange de vues à lieu à cet effet. On décide qu'un nouveau congrès aura lieu dans deux ans et on laisse au Bureau International le soin d'en fixer le lieu et la date exacte, d'accord avec les fédérations et groupements adhérents.

On se sépare à midi et demi.

---

(1) Cette campagne a eu lieu en novembre-décembre. Au moment ou nous écrivons ces lignes (25 décembre), nous apprenons que Jooris vient d'être grâcié et libéré.

DIX-SEPTIÈME ET DERNIÈRE SÉANCE

Samedi 31 août. — Séance de l'après-midi.

Cette séance, la dernière du Congrès, se tient, par exception, dans une salle du premier étage. Les délégués sont nombreux, autant, sinon plus, qu'au premier jour ; mais on sent une lassitude générale, — la lassitude de toutes les fins de Congrès. Cependant l'ordre du jour n'est pas épuisé, mais tout le monde est d'accord pour en finir au plus vite.

La présidence est conférée à Emma Goldman.

L'Education intégrale de l'Enfance est le premier point porté à l'ordre du jour de la séance. Le rapporteur en est Léon Clément, de Paris, mais celui-ci est absent, et c'est le camarade de Marmande qui se charge de résumer à grands traits l'intéressant rapport envoyé par Léon Clément.

L'idée générale de ce rapport est que, les ouvriers étant plus aptes que personne à déterminer le caractère de l'éducation à donner à leurs enfants, le soin de l'éducation revient essentiellement aux syndicats ou mieux aux Bourses du travail et Unions ouvrières.

Tout le monde est d'accord pour approuver une telle idée et pour souhaiter que le rapport de Léon Clément soit publié (1) et répandu ; mais aucune résolution n'est prise à son sujet.

Pierre Ramus renonce, à cause du manque de temps, à faire entendre le rapport qu'il a préparé sur cette ques-

(1) Ce rapport a été publié dans les *Temps Nouveaux* (13e année, n° 44).

tion : *La Littérature moderne et l'Anarchisme,* et le camarade G. Rijnders, qui devait parler sur *Anarchisme et Religion,* renonce lui aussi à la parole.

Sur la question de *l'Alcoolisme,* le Prof. J. Van Rees apporte la motion suivante (1) :

1. *L'Alcoolisme est un ensemble de phénomènes sociaux caractérisés par l'assujettissement des hommes aux boissons alcooliques.*

2. *Tandis que l'usage immodéré de la boisson avec ses suites funestes est censé constituer l'alcoolisme, l'usage modéré de la boisson n'en constitue pas moins un phénomène spécial d'alcoolisme.*

3. *Cet alcoolisme général, suite de l'alcoolisme modéré qui affecte spécialement notre jugement à l'égard de l'habitude de boire modérément, est beaucoup plus dangereux et beaucoup plus inguérissable que l'intempérance ordinaire.*

4. *L'alcoolisme, menaçant surtout le niveau déjà acquis par l'humanité, aussi bien que la race future, il est nécessaire d'en finir avec les habitudes de boire, pour tout homme d'esprit et de cœur.*

5. *L'anarchisme veut dire cette conception de vie qui a rompu avec la croyance en la nécessité d'une autorité extérieure pour tous les hommes normaux.*

6. *L'influence qu'ont les habitudes « alcooliques » sur les idées et sur la manière de vivre des individus, exerce précisément une de ces autorités extérieures que les anarchistes désapprouvent.*

7. *Ainsi l'alcoolisme (outre qu'il est un des plus grands fléaux de l'humanité entière) est encore au plus haut point autoritaire, et par conséquent contraire à l'idée anarchiste qui réclame l'affranchissement de l'esprit et de la conscience, de toute autorité extérieure.*

8. *Les anarchistes, ennemis de toute mesure législative,*

(1) Texte publié par Emile Chapelier dans *Le Communiste* (nº 4, 21 septembre 1907).

sont encore, plus que les autres socialistes, tenus de combattre l'alcoolisme par des moyens purement individuels.

9. *La propagation de toute idée socialiste et anarchiste est énormément entravée par l'alcoolisation immoderée ou modérée.*

10. *La société future anarchiste sera ennemie des boissons intoxicantes, ou elle ne sera pas.*

Cette motion est complétée par l'adjonction suivante, proposée par E. Chapelier et acceptée par J. Van Rees.

1. *L'alcoolisme est, à cause de la démoralisation qu'il provoque, un des plus puissants soutiens de la société capitaliste.*

2. *Les gouvernements sont incapables de combattre l'alcoolisme et sont du reste intéressés à l'entretenir, car c'est grâce à lui qu'ils peuvent équilibrer leur budget.*

Cette motion ne fut pas mise aux voix, la presque unanimité des congressistes s'y étant montrée nettement opposée. Malatesta a donné les raisons de cette opposition : « On avait proposé, a-t-il écrit, (1) une résolution contre l'alcoolisme, mais on passa à l'ordre du jour. Personne certainement n'aurait hésité à acclamer une résolution contre l'abus de boissons alcooliques, quoique peut-être avec la conviction que cela ne servait à rien ; mais la résolution proposée condamnait même l'usage modéré, qu'on considérait plus dangereux que l'abus. Cela nous parut trop fort ; dans tous les cas, on pense que c'est un argument qui devrait plutôt être discuté par les médecins..., en admettant qu'ils en sachent quelque chose. »

L'ordre du jour appelle ensuite la discussion sur ce sujet : *L'anarchisme comme vie et comme activité individuelle.* (E. Armand et Mauricius, de Paris, rapporteurs.)

(1) *Les Temps Nouveaux* (13e année, n° 23).

Mais les deux rapporteurs sont absents et l'on passe outre, personne n'ayant démandé à traiter la question.

Sur la question de l'*association de production*, l'un des rapporteurs, I. I. Samson a été entendu la veille ; l'autre, Emile Chapelier, imitant l'exemple précédemment donné par Ramus et Rijnders, renonce à prendre la parole.

Mais le congrès est en présence d'une résolution de Samson dont voici le texte (1) :

Le congrès international anarchiste d'Amsterdam est d'avis que l'association de production, soit isolément soit de concert avec le mouvement syndical révolutionnaire, est compatible avec l'idéal anarchiste et peut lui venir en aide.

Il serait avantageux qu'avant et après la grève générale, un grand nombre de sociétés de production, pussent venir en aide, fortes de leur expérience, à toute la classe ouvrière émancipée, en organisant la production et l'échange sur une base nettement anti-capitaliste et anti-parasitaire.

De même le congrès est d'avis que dans les circonstances actuelles, le mouvement syndical révolutionnaire, ainsi que toute la classe ouvrière, peut tirer profit de la pratique des sociétés de production.

Mais ici encore, le congrès refuse de passer au vote. La question soulevée par la résolution Samson n'est pas de celles qu'on peut résoudre en quelques minutes ; or le temps matériel manque pour l'examiner sous toutes les faces ; mieux vaut donc la laisser en suspens jusqu'à un congrès prochain.

On aborde enfin la question dernière : l'*Espéranto*. Le camarade Chapelier a apporté sur cette question un volumineux rapport, mais il se borne à demander l'adoption de la résolution suivante qu'ont signé avece lui Malatesta et Rogdaëff (2) :

(1) D'après le *Pensiero*, de Rome.
(2) Texte du *Communiste* (n° 4).

Le Congrès Communiste-Anarchiste International d'Amsterdam, considérant :

1. *que la multiplicité des langues constitue des frontières intellectuelles et morales et par suite une entrave à la propagation des idées révolutionnaires ;*

2. *qu'au cours même de ses débats, il a été constaté que les difficultés et les inexactitudes fatales de traduction nous ont fait perdre au moins les trois quarts de notre temps ;*

3. *que l'emploi d'une langue commune faciliterait l'échange des communications de l'*INTERNATIONALE LIBERTAIRE ;

4. *qu'aucune langue vivante ne réunit les conditions nécessaires de neutralité, de facilité et de souplesse ;*

5. *que de toutes les langues artificielles, l'Esperanto est la seule qui soit sérieusement employée et qui semble être appelée au succès ;*

Emet le vœu que tous les anarchistes ou tout au moins les militants étudient l'Esperanto et que dans un avenir prochain nos congrès internationaux puissent se faire en langue internationale.

AMÉDÉE DUNOIS, soutenu par HENRI FUSS, se déclare hostile à cette résolution. « Nous ne sommes qualifiés, ni les uns ni les autres, dit-il, pour juger de la valeur de l'Espéranto. Nous ne sommes point des linguistes. » — Et il propose que le congrès se borne à conseiller à tous les camarades l'étude et la pratique d'au moins une langue vivante.

E. CHAPELIER. — S'il en est ainsi, je demande que le Congrès entende la lecture de mon rapport où j'ai réuni tous les arguments qui militent en faveur de l'Espéranto. Ces arguments n'ont rien d'inaccessible et peuvent être compris par tout le monde. Les nombreux groupes d'espérantistes qui m'ont délégué ici ne comprendraient pas

qu'un Congrès anarchiste, dont tous les membres se disent internationalistes, se refusât à m'entendre.

E. Malatesta. — Cependant on ne peut demander au Congrès de voter une motion qui n'a pas été préalablement discutée et sur laquelle tous ne sont pas d'accord. Or le temps manque et je crois qu'il serait préférable de voter une résolution se bornant à recommander aux camarades d'étudier le problème d'une langue internationale.

Et l'on met aux voix l'ordre du jour suivant qui est adopté sans difficulté :

Le Congrès, tout en reconnaissant l'utilité d'un mode international de communication, se déclare incompétent. pour juger de la langue internationale proposée (Espéranto)

Le Congrès émet le vœu que les camarades pouvant s'en occuper, étudient le problème d'une langue internationale.

La camarade Emma Goldman, présidente, déclare alors que l'ordre du jour est épuisé et que le Congrès a terminé ses travaux. Et elle invite le vaillant doyen (1) Errico Malatesta à prononcer quelques paroles de clôture.

Malatesta se lève et d'une voix pénétrante et forte, prononce le discours suivant :

Compagnons, notre Congrès est terminé. Les journaux bourgeois de toutes les couleurs avaient annoncé au monde que ce premier Congrès international se passerait dans le tumulte, le trouble et l'incohérence. Certains camarades eux-mêmes avaient prédit qu'il n'aboutirait logiquement qu'à jeter dans nos rangs un peu plus de discorde.

L'événement a démenti tous ces prophètes. Malgré l'insuffisance de préparation matérielle, imputable à notre seule pauvreté, malgré la difficulté qu'il y avait à s'entendre entre délégués de langue et d'origine si différentes, ce premier

(1) Bien qu'il u'eût que 53 ans au moment du Congrès Malatesta n'en était pas moins le doyen des congressistes !

Congrès a admirablement réussi. Il n'a pas seulement ruiné de fond en comble les espérances perfides de tous ses adversaires ; je puis dire qu'il a dépassé les plus optimistes espérances de ses partisans.

Loin de provoquer une scission dans le camp anarchiste, il a ouvert la voie qui mène à l'union féconde ; il a exhorté les compagnons qui luttaient isolément jusqu'ici, à se donner la main par-dessus les frontières pour marcher tous ensemble vers l'avenir anarchiste. Sans doute, des divergences de vues se sont manifestées entre nous ; elles n'affectaient pourtant que des points secondaires. Tous, nous nous sommes trouvés d'accord dans l'affirmation des principes essentiels.

Et pouvait-il en être autrement ? Ne voulons-nous pas tous, d'un même élan de tout notre être, la délivrance de l'humanité, la destruction complète du Capitalisme et de l'Etat, — la Révolution sociale ?

Notre premier Congrès portera ses fruits, si tous ceux qui sont ici, une fois rentrés dans leur pays, voient moins le travail accompli que celui qui reste à accomplir, si tous nous nous remettons à la propagande et à l'organisation avec plus que jamais de confiance et d'énergie. A l'œuvre, compagnons !

Une salve d'applaudissements accueille ces paroles vibrantes. L'enthousiasme est à son comble. La joie éclaire les visages. Alors un camarade entonne l'*Internationale* :

Debout ! les damnés de la terre !
Debout ! les forçats de la faim !

Tous accompagnent le chanteur. L'hymne révolutionnaire français a vraiment conquis l'universalité. Partout où des hommes, anarchistes ou socialistes, luttent contre l'iniquité sociale et rêvent de délivrance humaine, l'*Internationale* est devenue le refrain de guerre qui retentit sur les champs de grève, dans les meetings ou les congrès.

C'est fini. La salle se vide peu à peu. Les mains s'étreignent ; des adieux, des *au-revoir* plutôt, s'échangent, car si la plupart des congressistes ne quittent Amsterdam que dans la journée de demain, il en est qui doivent prendre les trains du soir et de la nuit.

A 9 heures, dans la grande salle du premier étage du Plancius, a lieu le dernier meeting populaire. La salle est pleine de ce public remarquablement attentif et calme qu'est le public hollandais. Tour à tour Cornélissen, Broutchoux, Monatte, Ramus, Chapelier, Samson, Mougnitch, Sepp Oerter, Frauböse et Ludwig prennent la parole. Une même pensée se retrouve dans leurs discours à tous : c'est que le Congrès d'Amsterdam laissera dans le monde révolutionnaire une impression durable et que l'anarchisme international en sortira grandi et fortifié.

APPENDICE

DEUX RÉUNIONS SYNDICALISTES

Sur les deux réunions strictement privées où se rencontrèrent les syndicalistes révolutionnaires venus au Congrès d'Amsterdam, nous trouvons quelques renseignements assez précis dans l'article suivant publié par LA VOIX DU PEUPLE, *de Lausanne,* (2e *année, N°* 40, 5 *octobre* 1907) *sous ce titre :*
Le Bureau International de Presse :

La nécessité d'une entente entre les groupements ouvriers dès maintenant acquis aux principes du syndicalisme révolutionnaire et aux méthodes de l'action directe, préoccupe en plus d'un pays plus d'un militant. — On sait que le Secrétariat international ouvrier, dont le siège est quelque part en Allemagne, s'est signalé jusqu'à ce jour bien plus par son antipathie déclarée à l'égard des idées révolutionnaires que par sa réelle activité pratique. Ses démêlés avec la Confédération générale du travail sont encore dans toutes les mémoires. Issus du refus du Secrétariat d'inscrire à l'ordre du jour des deux dernières conférences des questions aussi considérables que celles de la grève générale et de l'antimilitarisme, ces démêlés, firent au congrès d'Amiens, l'objet d'un débat retentissant, et l'on peut prévoir qu'ils aboutiront avant longtemps à quelque rupture éclatante dont la responsabilité incombera sans partage au Secrétariat international.

Cependant le syndicalisme révolutionnaire fait dans tous les pays des progrès incessants. Partout où il apparaît, on peut dire qu'un *nouveau* mouvement ouvrier commence, lequel n'a *rien de commun* avec l'ancien. Pourquoi donc